

## HISTOIRE DE FORUM



**Le salon Voltaire est **FERME**!**  
*" Je ne partage pas vos opinions, mais je me battrai jusqu'à la mort pour que vous puissiez les exprimer "*



### Le forum du réservoir a vécu !

Sollicitant l'avis, le commentaire autant que la question voire la « dispute », un lieu a existé mais cet espace ferme. Lourd à gérer au regard d'une faible contributivité, là est le principal argument.

Trois catégories de forums ont existé : une rubrique rassemblait les projets autour de l'épreuve intégrée, une seconde les controverses et une dernière, plutôt éphémère, invitait les membres à se présenter.

Les visiteurs ont été très nombreux, surtout les robots et autres adresses scabreuses, trop nombreuses à supprimer. Un fléau ! Les membres de la « communauté du réservoir » aura compté jusqu'à vingt membres dont certains très actifs : des ADN messagers ! Notez aussi la (quasi) concomitance des inscriptions.

Nom d'utilisateur	Titre	Messages	Date d'inscription
<a href="#">amelie</a>	Communauté du réservoir	0	04-09-2010
<a href="#">cloclo</a>	Communauté du réservoir	7	30-05-2010
<a href="#">Elodie</a>	Communauté du réservoir	0	31-08-2010
<a href="#">epona</a>	Communauté du ré →	56	01-02-2011
<a href="#">fievetsev</a>	Communauté du réservoir	1	31-05-2010
<a href="#">jérôme</a>	Communauté du réservoir	0	13-06-2010
<a href="#">julien</a>	Communauté du réservoir	3	05-07-2010
<a href="#">Katia</a>	Communauté du ré →	56	30-05-2010
<a href="#">manu</a>	Communauté du réservoir	1	10-06-2010
<a href="#">mélanie</a>	Communauté du réservoir	0	21-06-2010
<a href="#">Miguel</a>	Communauté du réservoir	0	04-06-2010
<a href="#">reg</a>	Communauté du réservoir	2	30-05-2010
<a href="#">sinoué</a>	Communauté du réservoir	0	30-07-2010
<a href="#">staelenst</a>	Communauté du réservoir	5	26-04-2010
<a href="#">stephanie</a>	Communauté du réservoir	4	30-05-2010
<a href="#">syl17</a>	Communauté du réservoir	10	29-05-2010
<a href="#">Sylvie</a>	Communauté du réservoir	1	15-12-2010
<a href="#">Tibère</a>	Communauté du ré →	46	01-05-2010
<a href="#">vinclanne</a>	Communauté du réservoir	2	30-05-2010
<a href="#">Vito</a>	Communauté du ré →	40	28-05-2010

**Merci** à vous pour ces échanges et la richesse qui en naît y compris dans la controverse. Le forum en

a compté aussi : « Le soignant, est-il un artiste, un artisan, un ouvrier ? », « à propos du *care* ou prendre SOIN » et la dernière dite de la chèvre.

Dans la catégorie rassemblant les projets autour de l'épreuve intégrée, une discussion a eu cours sur la période idéale pour assister à la mue du cadre. L'actualité, imminente, risque bien de lui donner de la vigueur, de la consistance. Une autre rubrique était pompeusement appelée « soutenance ouverte et sortie de purgatoire ». Elle se donnait comme objectif de laisser la possibilité aux étudiants et autres membres de la communauté du réservoir d'intervenir, d'y participer. Cette expérience, parce que cela en était une, a compté six candidats mais à peine plus de réactions. Avez-vous aussi peur de participer ? Avez-vous aussi peur de la critique ? Avez-vous aussi peur d'être critique ?

Heureusement, une dernière catégorie rassemblait quelques thématiques avec cet encouragement, placé sur le frontispice de ladite rubrique : « La force gravitationnelle de certains sujets peuvent en attirer plus d'un. Il est question de capitaliser certaines découvertes et compétences en vue de dynamiser notre culture (de métier). » Dix sept thèmes de problématique ont été exposés avec des fortunes diverses. La palme

revient à la notion d'identité qui compile plus de 100 messages. 66 autres messages ont animé la discussion autour du doute et 15 celle qui se penchait sur les notions de mobilité et de polyvalence. Les 15 autres sont restées silencieuses ou muettes.

## **Il reste tant à inventer !**

### **Controverse n° 1 : Le soignant, est-il un artiste, un artisan, un ouvrier ?**

**MT** : Prises de position attendues !

**Rony** : Artiste, Artisan, Ouvrier... telle est la question ? Si on s'en tient aux propos de l'académie française, nous pouvons tous nous considérer comme des artistes. En effet, nous utilisons tous des moyens, des procédés pour accéder à une fin. Tout le monde est un artiste, chaque individu, chaque être fait quelque chose. C'est le propre de l'être, il est. Le minéral, l'animal, le végétal est-il pour autant un artiste ?

Pas de plaisanterie, la vieille définition nous dit quand même que : pour pratiquer l'art, donc être un artiste, il faut utiliser des moyens ou aptitudes naturelles pour arriver à une fin. Pour ma part, l'acquisition d'un diplôme d'infirmier ne s'est pas faite de façon naturelle. J'ai quand même dû forcer un peu notre mère-nature. Et pourtant, ma profession me reconnaît comme un artiste, un praticien de l'art infirmier. En quoi notre profession relève t'elle de l'art ? Pour l'artiste, son oeuvre est incompréhensible pour ses contemporains, il évolue dans une autre dimension. On pourra tout au plus dire que c'est bien ou pas et que l'on reconnaît le travail effectué. Mais combien pourrons s'imprégner de l'oeuvre et en découvrir la véritable dimension. Non franchement, ne nous considérons pas comme des artistes, nous sommes tout au plus les artisans d'un savoir transmis par nos pères et que nous accommodons à notre façon.

**Tibère** : L'art ne réside-t-il pas dans la manière d'appliquer l'enseignement que l'on a reçu ? Chaque profession est un art pour ceux qui l'observent. Un bon bricoleur est admiratif du professionnel. Le patient est admiratif de l'infirmier si et seulement si ce dernier effectue son métier avec passion. Et passion passe par évolution. L'évolution passe par la remise en question. L'infirmier est pour moi un artiste si après chaque acte posé, il en mesure les conséquences. On peut forcer la nature mais c'est elle qui à la fin nous forcera à... (cf. crise écologique) Chassez le naturel, il revient au galop !!

**Rony** : Nous sommes au moins d'accord sur le fait que nous ne sommes pas des ouvriers. Nous agissons sur un problème ou sur des faits de façon réfléchie en utilisant des connaissances acquises par l'apprentissage et l'expérience. On utilise certes une sorte d'intuition qui peut-être est naturelle bien que j'en doute. Je crois qu'elle est la résultante d'un enseignement latent et d'une culture scolaire (la même que celle de l'entreprise). Je pense que les artistes, eux, se positionnent complètement dans l'intuition en utilisant la technique comme un support de leurs pensées. Leurs créations sont des moyens d'expression où ils utilisent tantôt la toile, tantôt la pierre, tantôt les sons,... Pour ma part, je me

positionne comme un artisan car mes actes sont une finalité. Je soigne un patient pour soigner un patient, je fais un pansement pour faire un pansement, je cherche une solution à un problème car il existe pour le patient. Je fais les actes pour les actes et pas pour communiquer au monde ma pensée, mon ressenti, mon être à ce moment précis.

Il est vrai que si on fait des analogies aux mondes de la musique, de la peinture, de la littérature, la sculpture, la céramique,... les auteurs, créateurs de ces merveilles sont tous, à mon avis, au début de simples artisans qui par la suite, rapidement ou non, se font reconnaître par les autres, contemporains ou non, comme des artistes. Art et artisanat sont deux termes forts proches et un peu galvaudés. Ne dit-on pas aussi l'art de la guerre?

**Tibère** : Pour ma part, je ne fais pas un pansement pour faire un pansement. Je le fais car je crois en la guérison... Quand je n'y crois plus, le pansement devient confort. Dans mon domaine, l'intuition guide souvent mes actes, intuition que je partage toujours avec les collègues. Faire un acte sans communiquer sa pensée est pour moi un acte «à la chaîne». L'humanité que l'on met autour de cet acte est tout aussi importante que le produit que l'on met sur la plaie. C'est 50/50. Quand un de mes patients décède, j'espère toujours avoir fait pour lui ce qu'il espérait que je fasse pour lui !!! Le fait d'écrire sur ce forum n'est-il pas une façon de vouloir exprimer sa pensée au monde ? L'art est fait de l'humanité que l'on apporte aux actes. Le meilleur acteur n'est-il pas celui qui «vit» le personnage qu'on lui demande d'interpréter ?

**Vito** : Les infirmiers que nous sommes ne sont-ils pas un ensemble ? Un ensemble de savoirs. Pour sûr nous appliquons l'enseignement que nous avons reçu mais chaque infirmier ou infirmière l'applique selon ses convictions, avec sa propre personnalité. Artiste parce que nous créons le soin suite à certaines de nos observations, au diagnostic infirmier que nous posons mais la décision de pratiquer tel acte ou un autre ne renvoie qu'à la personne qui l'applique et celui à qui nous l'appliquons, le patient.

L'infirmier dans un service technique ne serait alors qu'un ouvrier reproduisant les techniques acquises, singeant son professeur ? Non, dans tout acte, il y a moyen d'y ajouter son humanité, sa perception, son écoute. L'art réside dans la totalité de notre profession et la passion que nous y mettons pour soigner nos patients que cela soit dans un soin infirmier proprement dit ou une simple radio. Chacun choisit sa profession selon ses convictions mais l'on ne peut continuer à exercer si l'on ne se retrouve pas dans sa profession, si on ne la vit pas. L'idée finale ne serait-elle pas de se réaliser...

## **Controverse n° 2 : To care or not**

**MT** : Cette intrusion d'un concept éthique dans le débat politique français ne pouvait me laisser indifférent. Après une courte bafouille, suivie de deux articles, je vous laisse réagir sur cette notion qui n'a rien de féministe, à moins que ... Cette vision sociétale se veut humaine. Elle dépasse et surpasse la notion d'assistantat qui ne me convient pas ou plus. Elle propose une société bien différente, la crise suscite des questionnements (récurrents) de ce type mais la place n'est pas prête. C'est une friche, je vous

laisse donc une parcelle à débroussailler ! Intentionnellement, j'ai précisé un élément dans la note de bas de page 3 de la bafouille n° 5. Je suis impatient de connaître la suite de cette discussion.

**Tibère** : A la lecture de la signification de ce mot donnée par Md Aubry, je crois qu'il s'agit d'une vision idéaliste mais utopiste de notre société ultra-individualiste et quand même fort corrompue. Ne s'agit-il pas simplement d'une propagande politique en vue de prochaines élections présidentielles ? Il est certain que le système d'assistanat de certains pays occidentaux n'encourage pas les citoyens au travail. «Je reçois de la société mais je ne fais rien pour améliorer ma société», voilà une devise propre à un certain nombre d'assistés. Personnellement, je ne crois pas cette piste possible tant notre société est matérialiste. Il faudra encore plusieurs crises pour nous obliger à «penser» ou «panser» autrement. La Grèce vient de se faire «assister», bientôt l'Italie et le Portugal et l'Espagne... Nous sommes toujours victimes de l'incompétence et de la tricherie des autres. Le premier est excusable, le second NON. Le renouveau passe par l'honnêteté.

#### **CONTROVERSE N° 4 dite de la chèvre**

**MT** : Suite à l'article de Rony (cf. productions), vous avez la possibilité d'intervenir et le modérateur de cette discussion sera l'auteur dudit article. Soyez berger, chèvre ou ... chou !

**Cloclo** : Ce n'est pas facile c'est vrai, mais personne ne nous a forcé et rien ne nous empêche de quitter le navire. Alors, prenez votre avenir en main !

**Syl17** : « notre formation de cadre de santé ne donne plus accès qu'au seul poste d'infirmier chef d'unité » si c'est si simple d'être entre le marteau et l'enclume... Venez, venez, mes petites chèvres et découvrez les horaires faciles et le salaire attractif mais surtout prenez le beurre et l'argent du beurre et oubliez le mot qui fait peur : «responsabilité» ! Allons, allons, si tout était si facile le goût serait-il si relevé ; chaque institution (scolaire ou hospitalière) a ses avantages et ses inconvénients ! Rentre tes blancs moutons, bergère... la difficulté ce fut ton CHOIX

**Katia** : Il s'agit, je pense également d'une question de choix. Quel plaisir aurions nous à obtenir ce «bout de papier» sans souffrance ? Sans travail pour l'obtenir, sans nous être surpassés ? N'est ce pas aussi nous préparer à la réalité du terrain ? Car sur le terrain, «on» ne va pas nous épargner, nous allons être soumis à des pressions, à des exigences de la part de nos supérieurs, des patients, de notre équipe, de la société,... Faut-il tirer les gens vers le haut ou prendre la carte de la facilité ? Nous avons été, certes, bousculés, dérangés, titillés, mais à nous de continuer à se laisser bousculer, à s'interroger, à se dépasser, ne dormons pas sur nos lauriers... Là, ici, maintenant commence notre travail, nous quittons bientôt l'atelier protégé, et peut être est ce là notre angoisse ! Où allons nous pouvoir parler, discuter, livrer nos expériences ???

Concernant le niveau d'exigence, je dirai qu'il est peut être élevé pour certains, mais cessons de nous voiler la face, la société est exigeante et le devient de plus en plus, alors soyons prêt à y répondre. Concernant l'épreuve intégré, si au début des cours, j'en étais stressée. Aujourd'hui, je le suis toujours,

mais l'accompagnement soutenu au cours de ces trois années, me fait voir cette épreuve comme un échange, un débat, et non une fin. Si en première année, je voyais cette épreuve comme insurmontable, plus à ce jour, je la vois comme un aboutissement. Mais non sans peine, ni souffrance mais quel plaisir je pourrai en retirer.

**Fievetsev** : Il est vrai que vouloir devenir cadre de santé est un choix personnel à la base mais surtout qui ne s'improvise pas du jour au lendemain. Même si nous détenons l'expertise de notre profession initiale, d'ergothérapeute ou d'infirmier, jouer le rôle de cadre de santé est une toute autre aventure. Personnellement, aujourd'hui avec le recul, j'ai le sentiment d'avoir grandi pendant ces trois années de formation. Tout comme Katia, je l'accorde, non sans périodes de doute, de pression, de remise en question, ni sans mal... mais ce passage par la formation me semble incontournable pour tenter de devenir un réel cadre performant surtout au regard de l'évolution du système hospitalier actuel. Pour la question du TFE, il est le fruit de notre évolution personnelle qui doit être vécu comme un partage de réflexions, une confrontation aux autres mais qui permet également d'alimenter l'évolution de notre profession de cadre de santé.

**Rony** : Durant le cursus scolaire, nous sommes en permanence mis sous pression. Même si la charge de travail est répartie sur toute l'année, nous avons en permanence une plus ou moins petite pensée pour l'un ou l'autre module de cette formation. En regard de ceci, je me pose la question suivante : une fois la formation terminée, l'UF 15 réussie, si pour une raison ou une autre nous sommes appelé à rester infirmier, à ne pas accéder à un poste d'infirmier en chef, aurons-nous encore la force, l'envie, le courage de perdurer dans cet «esprit étudiant» ? Néanmoins, je suis heureux de voir qu'il y a encore des gens qui pensent que le chemin de l'adversité a une utilité et une raison d'être.

**Vito** : Devons-nous faire preuve de nonchalance tout au long de notre carrière et de l'évolution de celle-ci. Je pense que notre futur travail ne nous épargnera pas alors pourquoi ne pas avoir une formation qui nous y prépare. Oui, ce n'est pas tous les jours rose, oui c'est parfois difficile d'y arriver et de tenir le coup, mais à la fin de l'épreuve intégrée n'est-on pas tout aussi content, ne savoure-t-on pas cette réussite ? Je suis assez d'accord avec Katia, la société et l'institution nous en demandera toujours plus, sans parfois une seconde chance. A nous de nous préparer. Nous savions dès le premier cours que cela serait difficile mais c'est notre choix ...

**Epona** : Cette bafouille remet en avant les fonctions de l'Ecole. L'école doit être un lieu d'enseignement, d'échanges, d'apprentissages, de découvertes où l'enseignant doit mettre tout en oeuvre à élever les aptitudes de chacun. Il doit cependant tenir compte des capacités de chacun pour ne pas exiger la même chose de chaque élève au risque d'uniformiser l'apprentissage. Ce n'est pas l'élève qui doit imposer aux professeurs ce qu'il veut bien apprendre ou pas. Ne tombons pas dans le piège et laissons l'église au milieu du village. Les dérives existent déjà : je pense aux dérogations auxquelles les élèves ont droit s'ils ne sont pas d'accord des décisions du corps professoral. Il est de plus en plus difficile d'arrêter les incompetents et de donner raison à Mr Debray qui évoque l'école comme un corps social agonisant. Je

crois que notre formation échappe encore à cette constatation. Alors protégeons-la. Aurions-nous grandi si la formation avait été facile ?

### Quelle est la période de mue du cadre soignant ?

**MT** : Comme la vigne ou le papillon, la mue du cadre en soins de santé s'opère lors de l'obtention du diplôme, ce p..... de carton ! Pour obtenir ce sésame qualifiant, l'étudiant doit subir une épreuve, un rite de passage : l'EI. Ce forum et le site qui l'abrite s'y destinent autant que l'institution scolaire et certificatrice.

Le rite avait son rythme : juin et septembre sont les deux sessions officielles ou habituelles (j'hésite) de présentation des EI. Un décret, et plus encore l'énergie renouvelée de deux promotions (Eurotestudo et Funambules), ont imaginé un rythme à trois temps et décembre s'est joint. Le management vous a appris qu'organisation et budget présentent des dynamiques différentes, parfois divergentes. La situation nous amène à ne pouvoir organiser que deux sessions de soutenance d'épreuves intégrées. La question devient : quelles sont les deux saisons les plus propices à cette transformation ?

**Staelenst** : Outre l'intérêt certain que j'avais présenté pour une session en décembre pour des raisons d'ordre législatif, je pense qu'il est impératif de séparer clairement les 2 sessions de passage (j'allais ajouter rituel ...), d'un espace-temps égal. Je m'explique : entre juin et septembre, il y a 3 mois. Entre septembre et décembre, il y a également 3 mois. Pourquoi ne pas organiser les sessions en juin et décembre, qui coupent l'année civile et scolaire en 2 parties, égales ou presque (6 mois) ?

**Stéphanie** : Je pencherais en faveur de la proposition de «staelenst» avec une session «juin-décembre». Je m'explique. La population ciblée pour la soutenance de l'EI est celle qui a réussi les différentes UF, juin est donc limitatif aux étudiants des promotions antérieures à l'année scolaire en cours. Sur ce seul critère, nous éliminerions cette session.

Cependant, d'autres facteurs sont à analyser avant la prise de décision. Je pense ici à la distanciation face aux concepts étudiés, les temps nécessaires au recueil et à l'analyse de données, la conciliation entre travail- vie privée et EI. Septembre fait suite aux «grandes vacances», période professionnelle et personnelle plus intense. Elle peut se révéler être un frein à l'élaboration d'avancées conceptuelles significatives.

De plus, l'espace de six mois entre juin -décembre présentent certains avantages rythmiques. Il évite une période de neuf mois propice à l'épuisement des étudiants et une de deux mois freinante la maturation de l'épreuve intégrée. Enfin, outre l'avantage pour les étudiants, je pense qu'il y a un avantage professoral. La disponibilité des lecteurs ne s'en trouverait-elle pas augmentée ? Le maître toile, sollicité par tous, ne mérite-t-il pas des périodes de repos ? Sa disponibilité, son organisation ne serait-elle pas améliorée par une rythmique de six mois ?

**MT** : Précision réglementaire. Tout étudiant bénéficie d'une seconde session en cas d'ajournement. Les dispositions de Communauté Française exigent qu'il est moins de trois mois entre deux sessions (et pas

plus de deux sessions !). Pour reprendre le propos de Stéphanie ci-dessus, si l'année scolaire se termine et étant dans l'impossibilité administrative de présenter en juin, il s'avère que la formule septembre/décembre soit utile à réduire cet épuisement y compris en cas d'insuccès. De la sorte, le ratio diplômés/étudiants s'approchera de 1. Il va sans dire que pour participer à cette finalité, toute la communauté peut apporter son écot à la réussite individuelle. Cette phrase fait écho à notre devise nationale comme à d'autres assertions !

**Rony** : Je ne suis qu'en deuxième, mais je me projette et plaide pour septembre-décembre. Ce qui permet au courageux de bénéficier de 3 mois supplémentaires en fin de troisième pour peaufiner. Quand à ceux qui se donnent le luxe d'une quatrième année, je ne vois pas trop de différence entre attendre 12 mois ou 15 mois. L'idéal serait de pouvoir présenter quand on est prêt, on devrait pouvoir prendre rendez-vous avec le jury dans une période bien déterminée dès le début de nos études...mais ça c'est pas possible (pour l'instant).

### **Soutenance ouverte et sortie de purgatoire**

**MT** : Afin de nuancer le protocole des soutenances d'épreuves intégrées, je propose un nouveau challenge. Il s'agit de permettre à la communauté des étudiants (anciens et nouveaux) de mettre le nez ou leur grain de sel dans le déroulement «habituel» de ces présentations. Deux ingrédients sont donc indispensables.

Le premier concerne l'étudiant qui soumet son épreuve intégrée à l'évaluation pédagogique telle que la prévoit la procédure TFE. Volontairement, il soumet par l'intermédiaire du réservoir son travail écrit à l'ensemble de la communauté. Le même jour, sa production serait donc déposée à l'école et mise en ligne (en pâture).

Le second ingrédient fait suite au premier, et donc son préalable. A la lecture, chaque membre peut alors proposer une ou plusieurs questions ou critiques. Ensuite, par l'intermédiaire de ce forum, la communauté élit une ou deux de ces questions ou critiques. Cette question sera dès lors posée à l'étudiant concerné le jour de sa soutenance. Qu'en pensez-vous ? Qui est prêt à tenter l'expérience ? C'est à vous !

**Tibère** : Même si le jour de ma présentation est encore loin et tout en sachant que, comme les enfants, les élèves peuvent être plus «méchants» entre eux, ce challenge me tente. Néanmoins, je demande précision avant d'émettre un avis définitif: si l'élection de cette question se fait via le forum, aurai-je donc le loisir de préparer la réponse avant le jour de la soutenance ?

**Vito** : Il est vrai que le challenge semble assez tentant. Je suis preneur aussi en me référant à la demande de Tibère: aurait-on le droit de préparer la question ? Je pense même que l'idée de ces questions pourrait concevoir une suite pour les promotions suivantes ou même l'auteur de l'épreuve intégrée. L'idée de laisser en «pâture» son travail peut aussi lui permettre, entre sa remise de TFE et sa présentation, un peu de temps pour apercevoir les avis sur le forum afin de préparer certaines questions auxquelles il n'aurait

peut-être pas songer ou remarquer certaines critiques de son travail. Maintenant reste à voir le style de questions ...

**Cloclo** : Je suis assez d'accord avec l'idée, cela peut nous préparer aux éventuelles réactions du public (jury). Mais cela peut également nous déstabiliser tout en nous préparant au pire, car comme dit Tibère les élèves peuvent être plus méchants entre eux

**MT** : Voilà, comme demandé, comme attendu, le processus est amorcé ! Quatre épreuves pour quatre candidats sont accessibles à votre sagacité. En attendant vos questions et commentaires, je vous promets de poser au moins une question de celles qui émergeront de ces discussions.

Les quatre premiers candidats ont été : Catherine, Vincianne, Mélanie et Fabio

**MT** : La première expérience est restée timide. Une seconde tentative est envisagée pour la session de décembre. Restons vigilants !

Régine et Jean-Michel furent les suivants et les derniers !

## LES THEMATIQUES

La force gravitationnelle de certains sujets peuvent en attirer plus d'un. Il est question de capitaliser certaines découvertes et compétences en vue de dynamiser notre culture (de métier).

En ordre décroissant de nombre d'interactions

### IDENTITÉ

**MT** : Qui suis-je ? Cette question fondamentale est sur les «lèvres» de toutes les sciences dites humaines. Elle est l'interface entre moi et le monde, entre l'homme et la société. Par définition, l'identité est instable. Par ce caractère dynamique, sa définition en est complexe. Mais le je(u) ou le nous en vaut la chandelle ! Alors qui sommes-nous ?

**Katia** : Osons être celui ou celle que nous sommes, ou tentons de nous en approcher.

**Tibère** : Le cadre peut-il se permettre de toujours être celui qu'il est vraiment? Ne doit-il pas ÊTRE en fonction de la personne qui est en face de lui? Je crois que nous possédons une identité de base forgée à partir de nos expériences et de l'éducation reçue et une panoplie d'identités secondaires que nous endossons en fonction des situations de confrontation, tout comme nous choisissons nos vêtements dans la garde-robe en fonction des circonstances. Je ne prône pas l'usurpation d'identité mais bien l'adaptation de l'identité en fonction de...Je suis par contre d'accord qu'il faut le plus souvent possible être celui que l'on est vraiment...Mais attention de ne pas dévoiler ses défauts et ses atouts que certaines personnes manipulatrices pourraient user afin de nous déstabiliser...Le cadre, ne doit-il pas rester maître de son je(u)?

**Katia** : Je pense en effet que nous devons être en fonction de la personne qui est en face de nous, mais attention à ne pas se perdre, ni à se laisser phagocyter par l'entreprise, ne perdons pas de l'esprit qui nous

sommes... Nous pouvons endosser des identités multiples, tout en sachant pourquoi nous le faisons, sinon n'aurions nous pas tendance à être schizophrène ? Mais nous ne pouvons être nous même en toutes circonstances, connaître ses défauts et ses qualités est déjà un atout face l'adversaire. Je pense aussi que le cadre doit rester maître de son «je»

**Tibère** : L'identité est mouvante, changeante au fil des rencontres, des expériences, des exigences, des contraintes... Ce que je n'acceptais pas hier, je l'accepte aujourd'hui. Comment est-ce possible ? L'identité est comme sa carte, au plus on vit, au plus elle prend des rides. Elle devient élastique comme la peau... Qu'en penses-tu ?

**Katia** : L'identité est un processus inachevé, elle est modelée et remodelée par les interactions avec l'Autre. En tant que situation interactionnelle, l'expérience au travail constitue un mode de mise à l'épreuve d'une identité mouvante, constamment remaniée par les marques de reconnaissance ou non. Je ne suis plus celle que j'étais hier, et je ne sais qui je serai demain, mais je sais celle que je voudrai être.

Je pense qu'en effet, l'identité est un processus dynamique, que la confrontation à la réalité nous apprend à nous adapter, et c'est cette adaptation qui nous permet d'avancer. Tu t'imagines si notre identité était statique ? Ne sommes nous pas tout simplement en évolution ? N'oublions que l'être humain est le seul mammifère qui vient au monde alors qu'il n'est pas totalement «fini», cela lui donne des tas de possibilités d'évolution, et que doit il faire pour survivre ? S'adapter ?

**Tibère** : Un constat m'a toujours intrigué: pourquoi les autres ne me voient pas tel que je suis ou que je crois être ? Est-ce l'enveloppe qui cache notre identité ou est-ce une volonté (in)consciente de ne pas trop exposer notre personnalité ? Y a t-il d'ailleurs une différence entre personnalité et identité ? J'aime assez la notion que l'être humain n'est jamais fini mais combien de fois n'entendons-nous pas que «ce n'est plus à mon âge que je vais changer». Même s'il s'agit sûrement d'une échappatoire face au changement, crois-tu qu'il y a un âge où l'identité se fige dans sa globalité ? Pour être en contact quasi permanent avec eux, j'ose affirmer que l'identité des personnes âgées semble s'être arrêtée depuis longtemps pour certains. Impression ou vérité ?

Parlons d'identité professionnelle. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi notre identité est différente suivant que l'on se trouve chez soi ou au travail. Ce constat permet d'affirmer que nous avons plusieurs identités. Ne serions-nous pas tous un peu bipolaire (voire beaucoup), «tripolaire», «quadripolaire »... Je rentre dans ton domaine qui t'identifie. Et si je te dis que notre identité nous emprisonne, que l'identité de l'équipe soignante nous emprisonne, que l'identité de la société nous emprisonne... Qu'en penses-tu?

**Katia** : Est ce que notre identité nous emprisonne ? Je ne sais répondre, elle le peut si nous nous fermons aux autres, ... L'homme est un être tellement complexe, qui ne suffit à lui-même, un être en relation avec son environnement, ses pairs.... Comme disait Aristote : « l'homme qui est dans l'incapacité d'être membre d'une communauté, ou qui n'en éprouve nullement le besoin parce qu'il se suffit à lui-même, ne fait en rien partie de la cité, et par conséquent est une brute ou un dieu.» Certes je ne suis pas la même à la maison qu'au travail mais fondamentalement je reste Moi avec mes

valeurs. Je tente de rester fidèle à mes convictions. Au travail mon rôle est différent qu'à la maison mais Moi je ne le suis pas, j'endosse un rôle différent mais qui fait aussi partie de Moi... Au travers ce rôle professionnel je construis mon identité professionnelle mais je grandis aussi, car je découvre chez Moi de nouvelles ressources. L'identité d'une équipe peut-elle nous emprisonner ? Je pense que oui, elle le peut si nous lui en donnons la possibilité, car je pense aussi que nous avons toujours le choix, mais le plus difficile n'est pas tellement de faire ce choix mais plutôt d'en accepter les conséquences... car celles-ci peuvent être le rejet, et il est difficile pour l'être humain de se sentir exclu du groupe, l'homme ne peut et ne sait vivre seul... alors oui tout est aussi une question de choix, peut-être aussi pour se sauver Soi. L'identité est tout aussi complexe que l'homme, car elle ne se définit pas uniquement et ne se conjugue pas non plus qu'au présent... elle est aussi reflet de notre histoire de vie, de notre présent et de notre devenir... elle est en constante évolution, et heureusement elle n'est pas figée car nous apprenons tous les jours de la vie et nous nous adaptons et évoluons c'est ça aussi grandir, et parfois aussi pourquoi pas accepter de se laisser modeler tout en y mettant nos propres limites...

Pour revenir à l'identité des personnes âgées, peut-être l'ont-elles simplement perdue et qu'elles tentent de la retrouver ou de se protéger... ? Ces moments de lucidité dans la démence n'est-ce pas une part de leur identité retrouvée ?

**Tibère** : Ta dernière phrase me touche particulièrement. Elle est, en tout cas pour moi, à méditer. Je crois aussi qu'à travers cette réflexion, l'institution de retraite peut annihiler l'identité. Merci pour cette vision de ce sujet.

**Katia** : N'est-ce pas un de nos rôles de demain... retrouver ou restaurer de l'humanité dans nos soins... rendre au patient sa place d'être humain et non uniquement «objet» de soin? ou de «client»...

Nous avons été à la conférence sur la violence dans les soins, et je me souviens de ceci : « l'humain échappe aux prévisions statistiques « mais l'air du temps ne veut pas le voir, nous avons tendance à réduire l'être humain à sa dimension biologique... Or n'est-il pas un être bio-psycho-social... L'identité ne peut-elle se définir de la sorte ? La démence ne peut-elle pas être à un moment un mécanisme de défense, tout comme la folie ? Une fuite si l'on peut dire ?

**MT** : Une fuite mais pour qui ? De où vers où ? La démence, devenue maladie d'Alzheimer, comme la folie, devenue maladie mentale, ne sont-elles pas plutôt perturbantes pour l'identité des bien-portants, bien-pensants ? Tellement interrogante est cette situation que l'institutionnalisation (clairement dit à la Foucault, leur enfermement) n'est organisée que pour apaiser la société et ainsi préserver l'ordre établi. Ainsi, placées hors de la société, et de ce fait, désincarnées de leur statut social, le système peut poursuivre son fonctionnement. La conscience collective est sauvée puisque cette médicalisation est considérée comme un soin. Alors, ... Dormez tranquilles bonnes gens !

**Tibère** : La démence et la folie sont clairement dérangeantes pour le soignant. Elles perturbent nos journées et mettent en doute nos capacités de soignant. S'il est «facile» de soigner le physique, il n'en va pas de même avec le mental. Foucault, du siècle passé, a vécu durant «la grande époque» des asiles et des

hospices où la mise à l'écart de ces déviants était une protection, une solution finale et irréversible. Le but était sûrement de cacher à la société ces asociaux.

Je pense néanmoins qu'aujourd'hui la prise en charge de ces personnes énigmatiques s'est améliorée grâce aux nouvelles médications et grâce à de nouvelles formes de soins. Malheureusement, nos nouveaux modes de vie ne permettent plus de garder une partie de ces personnes à domicile. De plus, les crises de l'éducation parentale et scolaire viennent grossir le nombre de déviants. Ces déviants sont des échecs de notre société. Chaque resocialisation représente donc une victoire. S'il est possible de gagner des batailles, il sera impossible de gagner la guerre...dans cette société ultra-matérialiste.

**Katia** : Se pose à moi, la question de : comment interpréter les propos de Maître-toile ? Nous évoluons dans une société individualiste, matérialiste... Nous n'avons plus de temps ou nous ne prenons plus le temps de... prendre soin... Comment pouvons nous rendre une place à l'humain dans une société où règne rentabilité, performance, efficacité... où tout se mesure. Le soin est pris dans les contraintes de l'efficacité, il faut rencontrer les résultats attendus... Mais que pouvons nous faire pour lutter contre cet enfermement qui a existé de tout temps ? Nous sommes coincés dans des normes, que d'autres ont fixé pour nous...Nous sommes dans une société qui veut tout contrôler au nom de la science... Et faisant suite à l'identité des personnes âgées, j'ai envie de t'envoyer vers la théorie de la validation de Naomie Feil

**MT** : Peux-tu être plus explicite ? Merci

**Katia** : La théorie de la validation met en relief le fait que de nombreuses personnes âgées désorientées , diagnostiquées comme atteinte d'une démence de type Alzheimer, sont en fait dans la dernière phase de leur vie, essayant de résoudre des tâches non finalisées de leur vie pour pouvoir mourir en paix. Et cela en lien avec la question de l'identité de la personne âgée, l'ont elles perdue ? En partant de cette théorie, nous pouvons les aider à se retrouver, les accompagner, les rejoindre là où elles se trouvent.

**Tibère** : Cette théorie remet alors en cause les diagnostics trop rapidement posés par nos spécialistes sur les démences des personnes âgées. Elle remet également en cause l'institutionnalisation des individus, les compétences des soignants mais aussi notre société. Aucune institution n'échappe au constat qu'elle déforme, modèle, détruit parfois (voire souvent) l'identité des individus qui la compose. Les exemples sont nombreux : les suicides dans les prisons, les «déments» dans les homes, les tueries inquiétantes dans les écoles (USA, Finlande, Allemagne...) ou sur les lieux de travail. Le suicide des jeunes représente la deuxième cause de mortalité chez les 15-24 ans, bizarrement à une période où l'identité «corporelle» et «mentale» est en pleine mutation. Le jeune se reconnaît-il dans les institutions qui l'entourent ? N'a t-il pas peur d'être phagocyté par tous ces systèmes ? Et du coup perdre son identité ? La question à se poser ne serait pas tout simplement : la société (famille, école, justice, santé, médias...) nous permet-elle de développer notre identité ?

**Vito** : La société permet le développement de l'identité mais parfois aussi l'hyper-développement de cette identité. Je m'explique, n'essayons-nous pas parfois de paraître plus beau que l'on est ? Dans le même

ordre d'idée, n'essaye t-elle pas non plus de nous faire entrer dans une norme, de créer un moule, ne laissant place au développement de son identité. Pourtant l'humain s'adapte et laisse libre cours à son imagination pour se «réservé» des zones où il peut s'identifier, se développer.

**Tibère** : pour revenir à ce(ux) qui ébauche notre identité en grande partie, la FAMILLE. Sommes-nous tous égaux ? Laissons-nous assez de liberté à nos enfants ? En avons-nous eu assez ? La famille est la première institution qui permet de construire le socle de l'identité d'un individu. Si je suis persuadé que chaque socle présente des fissures plus ou moins grandes, certains sont carrément fendus, voire parfois en poussière car ils n'ont jamais eu le temps de se solidifier, ils n'ont pas reçu l'EAU nécessaire pour réunir tous les grains ou éléments de la personnalité. Dès lors, sommes-nous tous capable de s'adapter ?

**Rony** : Quelle belle discussion... Pour ma part, concernant l'identité, je dirais que nous avons tous une macro-identité qui grandit de jour en jour. Cette dernière est à mon sens comme un mur auquel on ajoute des briques mais sans déplacer ou enlever les premières posées. Ces briques sont des micro-identités, ou des identités sociales, dépendantes des mini-sociétés dans lesquelles elles sont façonnées, et dépendantes du moment auxquels elles sont façonnées. Chaque brique étant l'identité au travail, à la maison, au club de sport, de cadre, en tant que parent, en tant qu'enfant... bref dépendante de ce que je suis à un moment précis.

La macro-identité est, comme le mur, dynamique dans sa partie supérieure, mais très statique ou plutôt stable dans son socle, son origine. Nous avons à mon sens besoin de cette stabilité pour bâtir nos identités nouvelles, supérieures dans le mur. Ces nouvelles identités peuvent être démontées et déplacées à condition que le socle soit solide et stable. On peut même à mon sens casser ou se faire casser de nouvelles identités et les débris de celles-ci tombent au pied du mur. A noter que si trop de nouvelles identités sont cassées, leurs débris cachent le pied du mur, la base de notre identité. Chaque personne construit sa propre identité, mais tous les murs sont l'un à côté de l'autre, plus ou moins proches, tantôt complètement séparés, tantôt imbriqués les uns dans les autres. En fin de vie, nous avons dû avoir tellement de micro-identité que le mur est très haut, bancal. Le ciment s'effrite et le mur tombe, laissant à son pied une multitude de morceaux d'identité avec lesquels et sur lesquels quelqu'un de proche continue sa construction ou utilise les gravats comme fondation d'un nouvel être, d'une nouvelle macro-identité.

Pour moi, nous naissons tous égaux mais sur des endroits différents de l'énorme chantier du monde. Nous devons, pour construire notre macro-identité, composer avec les morceaux d'identité qui traînent au pied de notre mur. Il est possible de faire de beaux et grands murs avec de mauvaises pierres et au contraire monter un bâtiment insalubre avec de belles briques toutes neuves.

**Katia** : Au cours des changements survenant dans la vie d'une personne, celle-ci sait qu'elle est toujours la même, qu'elle a la même identité. Une identité sociale se construit notamment par les «répétitions touchantes» de l'enfance. Nous savons qui nous sommes parce qu'il n'y a pas de clivage dans notre

personnalité. Nous gardons les mêmes réactions, nous sommes cohérents avec nous-mêmes. Selon Eric Erickson : L'identité est «une réalité intime, un ressenti» . C'est un sentiment toujours remis en question. «Sommes-nous en accord avec nous-même, ou nous sommes-nous travestis pour plaire...?» L'identité est aussi un processus social qui prend et trouve sa source dans le regard de l'autre et l'interprétation que nous en faisons. C'est un processus actif de représentation dû à un travail collectif.

Nous construisons ou percevons notre identité par différenciation entre les perceptions et évaluation de nous-même et des autres, ou au contraire par notre ressemblance avec un groupe. Les découvertes et expériences que nous faisons au cours de la vie peuvent influencer la perception de notre identité.

Concernant la capacité d'adaptation, même si nous naissons tous égaux, mais pas tous avec les mêmes chances, j'ai envie de faire appel au phénomène de résilience, car l'être humain a aussi en lui des ressources parfois insoupçonnées. Car nous pensons, ou voyons souvent les gens qui n'ont pu s'en sortir ou qui fréquentent nos institutions, mais tous ceux qui n'y sont pas et qui parfois ont vécu de gros traumatismes et ont trouvé la force de s'en sortir, on en parle peu. Pour rappel, la résilience est un terme pour expliquer la résistance des matériaux aux chocs. Selon Boris Cyrulnick, la résilience est l'expression d'une force insoupçonnée que l'on a en soi. C'est aussi quelque chose qui se construit progressivement après un choc, souvent avec l'aide d'une tierce personne qui joue le rôle de tuteur. Ce tuteur de résilience peut offrir une référence, une écoute, une présence, un modèle, de l'amour... Nous trouvons ainsi des ressources extérieures venant s'ajouter à nos ressources intérieures (souvent insuffisantes). Mais je pense également que la société de nos jours n'aide pas à l'expression de notre identité, nous évoluons dans une société à deux vitesses où règne performance,, hyper consommation, rentabilité, et si on ne suit pas, que fait on... ..La vie devient survie... où est l'entraide ?mais trop d'entraide ne nuit-elle pas à l'autonomie, ou au développement de nos ressources intérieures ?

Regardons nos petits, à peine ont ils franchi les portes de l'école maternelle, que déjà on leur demande d'être grand, un bulletin, une auto évaluation, etc. Je crois, certes, que c'est important, mais à 3 ans on leur parle déjà acquisition de compétences...

**Tibère** : La comparaison de l'identité à la construction d'un mur est intéressante à mes yeux mais peut amener à certaines interrogations. Pour ma part, un mur pourrait s'avérer être un obstacle pour les autres : soit il est indestructible, soit il est trop haut et est donc infranchissable. Je crois que chacun a connu dans ses expériences ce genre d'identité si bien que ces individus empêchent l'épanouissement de nos propres identités.

Inversement, nous avons connu des murs trop friables ou trop bas, ce qui permet alors de les enjamber ou de les détruire. Je crois aussi que chacun d'entre nous a un jour usé de sa hauteur «de mur» pour écraser ou détruire un peu plus l'identité d'un mur trop fragile. N'oublions pas la loi du plus fort...Nous ne sommes après tout que des animaux! Peut-être est-ce choquant ? Le principal est de tirer profit aussi de nos «méchantes» erreurs pour ne pas les reproduire. Bref, un mur ne doit-il présenter certaines ouvertures afin de permettre le partage ?

Enfin, cette comparaison peut conforter l'idée que nous possédons une multitude d'identités et ainsi remettre en question notre identité «vraie». Sommes-nous toujours sincère en fin de compte ? Que dire de la crise identitaire ? Certes, il s'agit d'un terme (crise) que j'affectionne mais dans ce domaine, le monde psy l'a particulièrement attribué à l'adolescence. Pourtant, sommes-nous un jour stable dans notre personnalité ? Ne sommes-nous quelque part toujours en crise face aux agressions de la vie ?

**Katia** : Je pense que nous traversons au cours de notre existence, différentes étapes, qui mettent en «branle» notre identité. Mais nous restons cohérent envers nous même, car il n'y a pas de clivage dans notre personnalité. Au cours de notre existence, on parle aussi de périodes de latence. Et heureusement que nous ne sommes pas toujours en crise, sinon comment pourrions nous construire. Notre vie est ponctuée de grandes étapes, la crise de la quarantaine, l'adolescence, la retraite, la vieillesse. Mais qu'entend-t-on par le mot «crise» ? Un combat pour donner sens ou redonner sens ?

**Tibère** : La crise, étymologiquement parlant, signifie décision. La crise impose en effet de prendre des décisions. Là n'est pas le soucis. N'est-il pas plus intéressant de comprendre pourquoi elle est apparue ? Dans une grande majorité des cas, elles sont dues pour certaines à des prises de décisions irréfléchies, à l'appât du gain pour d'autres ou encore au manque de remise en cause soit à une certaine stagnation dans le système. L'identité dans sa crise cherche peut-être un nouveau chemin pour continuer sa vie sans regretter... Crise d'adolescence = peur de la séparation de ses parents qui approche ? Crise de la quarantaine = peur de la vie qui s'écoule et regrets de ce que l'on pas encore fait ? Retraite = peur de ne plus servir la société, d'être inutile ? Vieillesse = peur de la mort ?

La crise ne se résume-t-elle pas à la peur... J'en rajouterai une à un petit échelon : la crise du futur cadre qui a peur mais peur de quoi ? De diriger, de perdre ses anciens collègues, de déplaire, de sanctionner, de ne pas être à la hauteur, d'être sanctionner, de prendre des décisions, de douter, de présenter son TFE... Tu parles de sens mais quel sens dois-je donner à ma future éventuelle nouvelle identité professionnelle ?

**Katia** : Mais peut-on traverser notre existence sans crises? Certaines crises sont nécessaires ? Non ? Oui, en tant que cadre ou futur cadre, nous sommes en crise, car en perte de repères, nos repères professionnels, en perte de notre groupe d'appartenance, qu'on le veuille ou non nous sommes perçus différemment, et pourtant nous avons le sentiment de ne pas avoir changé. Mais notre conception du travail a changé, notre regard a changé et le regard des autres a changé aussi. Toutes ces questions que tu te poses en tant que cadre, ne les sommes nous pas poser quand nous sommes rentrés dans la profession ? Toute crise amène à un questionnement, ou est ce le questionnement qui amène la crise ? Et quel sens donner à ta future éventuelle nouvelle identité professionnelle ? Je ne sais répondre à ta place... mais déjà pourquoi as-tu fait ce choix de la formation ou de devenir cadre un jour ? Donner sens, c'est aussi se questionner et se positionner ?

**Tibère** : Justement, le positionnement n'empêche-t-il pas la discussion ? Une autre question : il n'est pas rare d'entendre qu'un individu «manque» de personnalité ! Que penser de ce jugement ? Ne serait-ce pas

plutôt que cet individu, par son non-positionnement, nous dérange puisqu'il ne nous livre pas son identité ?

**Katia** : Je ne pense pas que le positionnement rompt la discussion, elle peut être perçue comme telle mais n'était elle pas plutôt une ouverture à une discussion ou à d'autres discussions. Ne pas se positionner n'est ce pas perdre justement la discussion ? Ne faut il pas se positionner à un moment pour avancer ? Prendre position ou une position, n'est ce pas aussi s'affirmer ? Et être capable de défendre ses positions, d'être ouvert à la discussion. Tout en respectant l'autre... cela me fait penser à une attitude assertive.

Concernant de manque de personnalité, j'ai envie de parler plus d'un manque d'affirmation. Concernant le non positionnement, oui, il peut déranger, mais cela dépend du contexte, mais il est pour moi, important de connaître les raisons de son non positionnement ... et d'aller vers ces personnes-là. Etre acteur de sa vie et non spectateur

**Tibère** : Je vais laisser mon rôle de soignant de côté et me faire l'avocat du diable. Je me positionne. Crois-tu que certaines (id)entités valent la peine que l'on s'occupe d'elle ? Est-il nécessaire d'entreprendre des thérapies (vouées souvent à l'échec) auprès de personnes comme certains pédophiles, schizo, tueurs en série dont l'identité est tellement hors norme que seul la mort peut sauver notre société de tels monstres. Je suis volontairement choquant mais je crois exprimer ce que beaucoup de citoyens pensent réellement.

**Katia** : Non, cela ne me choque pas. En effet, parfois certaines identités sont de véritables dangers pour la société. Certaines thérapies sont certes vouées à l'échec, je prends l'exemple du pédophile, penses tu qu'il est possible de le guérir, c'est un leurre. D'ailleurs sommes nous là pour les guérir, et peut-on guérir ? Quand tu as un cancer, parle-t-on de guérison ou de rémission ? Garantie à 100 %, il n'y a pas. Déjà prendre conscience qu'on ne peut les guérir et puis au patient de prendre conscience qu'il ne peut guérir, et qu'il devra vivre avec cette attirance toute sa vie sans pouvoir l'assouvir... je te parle , là, du vrai pédophile, ce qui représente que 5 % de la population délinquante sexuelle. La psychopathie, ou le tueur en série, est-il réinsérable, tout dépend de quel côté on se situe. Certains considèrent cela comme une pathologie, d'autres pas. Mais même si ces gens restent des dangers pour la société, ne méritent-ils pas pour autant que l'on se penche sur leur situation, qu'on essaie de comprendre ce qui les a amené à poser de tels actes ? Car parfois, la société n'a-t-elle pas joué un rôle dans ce passage à l'acte ? N'est-ce pas révélateur parfois des dysfonctionnements de notre société ? Le déni de la violence dans notre société... Ne voyons pas que la personne qui a dysfonctionné mais voyons pourquoi elle y est arrivée. Même si parfois certaines horreurs sont de l'ordre de l'impensable, l'innommable, ... Penses-tu qu'il n'y que les schizo, les psychopathes, les pédophiles qui sont des monstres... toutes ces guerres de religion ? L'homme n'est-il pas capable de cruauté... Doit il pour autant se trouver de l'autre côté... que ne ferez pas certains pour la patrie ? Sommes nous à l'abri ?

**MT** : Les identités meurtrières. Amin Maalouf

**Tibère** : Il est certain que la société a un rôle à jouer dans l'élaboration de certains monstres ainsi que le passé familial, scolaire, affectif, génétique... Mais crois-tu que cela peut tout excuser ? Rien ne m'énerve plus quand j'entends au cours d'un jugement d'un de ces criminels : «il a des circonstances atténuantes (père abuseur, mère castratrice...)». Certes, je peux comprendre que certains ont tellement souffert que leur est difficile d'avoir des repères corrects. Que dire alors de ces gens bien sous tous aspects en collectivité et qui une fois chez eux affligent des atrocités à leur femme et enfants : ils sont bien conscients que leurs actes sont punissables aux yeux de la collectivité. Pour moi, ils savent bien ce qu'ils font. Ils savent ce qui est bien et ce qui est mal mais une fois à l'abri des regards, ils s'en donnent à coeur joie.

Je pense aussi que personne n'est à l'abri de ces monstres mais aussi de devenir un monstre un jour. Il y a tellement de facteurs qui peuvent influencer sur notre comportement (voir le film I comme Icare). Dans la guerre, je crois qu'il y a tellement d'éléments que nous ne connaissons pas qu'il est difficile d'en parler. Etre spectateur ou être acteur, il y a un monde. Je n'accepte pas les Kamikazes palestiniens mais je n'accepte pas non plus la colonisation de la Palestine. Comment réagirai-je si ma fille se faisait exploser par un fanatique ? Comment réagirai-je si des colons s'installaient dans ma propriété ? Pas très bien...

**Katia** : Je pense Richard, que, dans mon cas, si je veux pouvoir travailler avec « ces monstres », je ne pense pas qu'il faille tout excuser mais tenter de comprendre ce qui les a amené à., et ce n'est pas excuser .. Nous réagissons tous différemment face à certains traumas, je fais à nouveau appel à la résilience... Comment une mère de famille, moi en l'occurrence, peut travailler et penser à la réinsertion d'un délinquant sexuel,... tout d'abord parce que je prends distance, je ne travaille pas avec les victimes , si je veux rester «objective,..Mais un être n'est ni tout blanc ou tout noir, il y a du bon comme du mauvais en chacun de nous... il est certes pas facile de lire certains faits commis, mais là aussi une distanciation est nécessaire si je veux travailler avec le patient, je rencontre d'ailleurs souvent le patient avant de connaître son délit... les formations aident beaucoup à cette distanciation. Tout abusé ne devient pas abuseur, et ce n'est pas pour moi une excuse. Tous enfants de parents alcooliques, ne deviennent pas tous alcooliques, certains oui, d'autres pas, pourquoi ? Facteurs génétiques, vulnérabilité, contexte, contacts sociaux, pourquoi ? Dans ce monde, en tant qu'individu, beaucoup de choses nous échappent, je ne juge pas les militaires ou autres ... La religion ne fait elle pas beaucoup de dégâts, au nom du christianisme, tout comme d'autres religions, que de cruautés commises... au nom de quoi... d'une non acceptation de l'autre, différent de nous... pourquoi ? à la recherche du pouvoir ?

Pour en revenir aux monstres, même si en tant que professionnelle, je peux entendre et comprendre le pourquoi, ou tenter d'essayer de comprendre. Ce n'est pas pour autant qu'en tant que maman, je pourrai entendre ou je peux entendre les atrocités commises sur un enfant...mais je ne peux travailler avec ces patients que si j'ai un regard professionnel, et ce à l'aide de formations dans le domaine, mon regard change... Si un jour, on devait toucher à un de mes enfants, je ne sais comment je réagirai mais je sais que je n'aurai pas envie de comprendre le pourquoi et je ne pourrai entendre que cette personne est malade.

A notre niveau, d'individu, ne pouvons nous pas être acteur de notre vie, mais nous sommes parfois spectateurs impuissants de certaines atrocités dans la société... et nous n'avons pas les moyens de changer cela, mais nous on peut changer notre regard sur la société, et déjà changer commence par accepter de se changer soi, ou de voir les choses sous un angle différent.

**Tibère** : je ne remets pas ta vocation en cause, loin de là. Au contraire, j'admire ceux et celles qui peuvent le faire comme il est certain que j'admire ma femme (qui travaille avec eux aussi). Je trouve seulement que notre «justice» leur accorde beaucoup trop de crédits et que ces criminels en abusent tout en narguant, pour certains d'entre eux, les victimes et leur famille. Ce n'est pas l'identité du soignant mais bien celle du criminel à laquelle je me permets de porter une critique et une réflexion.

**Katia** : Je ne le ressens pas comme tel, je ne pense pas que tu remettais en cause l'identité du soignant... un criminel comme tout individu est unique.... Il a sa propre histoire de vie, parfois je me pose la question : mais qu'est ce qui a été fait pour éviter cela ? Je me dis souvent, que les plus dangereux ne sont pas toujours à l'intérieur de nos murs... Regarde les tueurs qui ont été médiatisés, combien de temps avant de les mettre sous les barreaux, combien de victimes ? Combien aussi parfois d'innocents dans nos prisons ou nos institutions parce que pas assez «malins». Parfois n'aurait on pas pu empêcher certains passage à l'acte, prévenir ? La justice mais quelle injustice si l'on se place du côté de l'individu...

**MT** : N'oublions pas que la justice comme la solidarité sont des construits humains, et donc teintées d'idéologies dont le seul enjeu est le pouvoir. N'allons pas donner à ces institutions une immanence qu'elles ne méritent ! Il est prudent de ne pas déifier ces éléments sinon vous ne faites que renforcer l'effet neuroleptique de l'opium du peuple (moderne ou ancien) !

**Katia** : le principe d'immanence «tout est intérieur à tout» «tout est réductible à tout», qu'il n'existe qu'un seul mode de réalité. Voulez vous dire, que ces institutions ne reflètent pas la réalité mais une certaine réalité ?

**Tibère** : Je sors du sujet mais je ne saisis pas les propos de *maîtretoile*. Si la solidarité est bien un construit, pourquoi l'enjeu serait le pouvoir ? La solidarité ne serait pas une qualité mais un leurre dont le seul but serait le pouvoir ?

**MT** : Cher disciple, si tu construis, c'est que tu y as ton intérêt ! Une construction est toujours au service de ... La solidarité, évoquée au cours au moins d'économie voire de sociologie, est un construit qui vient contrebalancer un autre construit, il vient nuancer un pouvoir, il est donc contre-pouvoir. Faut-il rappeler que la solidarité est née du mouvement ouvrier ? Faut-il souligner qu'elle est un marqueur social de la démocratie ? La solidarité ainsi institutionnalisée par (e.a.) la S.S. vient «remplacer la solidarité mécanique présente dans les communautés et disparue par l'avènement de la société. Elle devient organique ! Cf. pp. 13-15 de ton «vieux» cours de sociologie (UF1). Le *maîtretoile* te salue

**Katia** : Si la solidarité vient nuancer un pouvoir, et devient contre pouvoir, ne risque t elle pas de devenir pouvoir à son tour ? Ou ne faisons nous pas confusion entre solidarité et altruisme ?

**MT** : C'est bien son mal, sa maladie principale bien au-delà du mal budgétaire !

**Tibère** : Nous savons tous que la maladie «mentale» transforme un individu dans son comportement. Que se passe-t-il alors lorsque la pathologie physique transforme certaines personnes en êtres meilleurs ? Serait-ce la peur de la mort ? Ou alors la maladie grave jouerait un rôle de miroir, qui permettrait à ceux qui en souffrent, de se rendre compte que leur identité n'était pas si humaine qu'ils le souhaitaient. J'y reviens mais ne faut-il pas passer par certaines crises pour rebondir ?

**Katia** : Certaines crises peuvent nous faire rebondir, tout comme parfois elles peuvent détruire.. Si certaines crises nous permettaient aussi de sortir de nous mêmes et voir les choses en dehors de notre petit nombril, et de revoir nos priorités dans la vie ? Mais pour cela ne faut-il pas pouvoir accueillir la crise ? Car pour certains la crise ne les touche jamais

**Tibère** : Une autre question : on entend parfois un individu renier ses origines pour telles ou telles raisons. Est-ce quelque part renier son identité ?

**MT** : C'est au moins la re-ma-nier !

**Katia** : je ne sais si c'est la renier, mais peut être aussi la faire sienne, et être en concordance avec ce que l'on ressent à l'intérieur de soi...

**Tibère** : Etrangement, l'identité vient du latin idem qui veut bien sûr dire «le même». Si cette étymologie peut s'appliquer à l'identité sociale ou professionnelle, elle ne pourrait s'appliquer à l'identité personnelle. A moins que chaque identité en copie une autre. Dès lors, est-ce notre identité ou celle d'un autre que nous possédons ? Notre identité ne se forge-t-elle pas sur des préférences intellectuelles, culturelles, affectives, professionnelles... que nous portons à d'autres ? Nous pourrions également affirmer que l'identité personnelle s'oppose aux autres identités (sociale...)

**Katia** : pour répondre à cela, je pense que l'identité se construit au fil du temps, nous ne pouvons nous construire seul, nous avons besoin du regard de l'autre... Pour se construire une identité, nous avons besoin de l'autre pour construire notre identité sociale (groupe d'appartenance, où nous nous reconnaissons), besoin de l'autre pour se construire au travail, nous sommes constamment en construction, nous évoluons, nous ne sommes pas statique mais bien dans un processus dynamique....penses tu qu'un jour la boucle sera bouclée...penses tu que le jour de notre mort ,on pourra dire qui «je suis», ... Je ne pense que notre identité personnelle s'oppose à notre identité professionnelle, le plus difficile est je pense de rester en accord avec soi même au travail, notre identité est faite de nos valeurs, et ces valeurs, nous tentons de les faire passer au travers notre identité professionnelle... je pense donc qu'elles sont liées... mais le tout est de ne pas se laisser engloutir par un système.. car là nous risquons de nous perdre, de perdre notre identité professionnelle, avec des répercussions sur notre identité sociale, et personnelle... je pense que tout est lié et que l'identité est un processus dynamique et tellement complexe.

**Tibère** : Pour te répondre, j'espère que le jour de ma mort, je pourrais dire qui je suis sinon je crois que ma vie n'aura servi à rien. Je suis d'accord avec le reste mais je pense, et nous le vivons encore plus

maintenant, que le système nous engloutit un peu plus. Nous devons en accepter une partie si nous voulons que le système accepte notre identité ... sous peine d'être excommunié... Quoique l'actualité tente à prouver qu'une grande partie de catholiques n'approuve plus les frasques (à raison) et les opinions (à raison) de leurs représentants... Qui excommunie qui ?...

**Katia** : je pense que je pourrai dire celle que je crois avoir été, ce sera l'heure de faire le point... le plus important est ce d'avoir été, ou l'image que je laisserai d'avoir été, existé? Mais à l'heure de ma mort je ne serai plus celle que je suis à l'instant même, je serai autre... peut être plus en accord en moi même, peut être avec une meilleure connaissance de moi même,... peut être... ou peut être n'aurai je pas l'occasion de finir mon cheminement ... tellement de peut être... peu de certitudes....

**Tibère** : Que penser de ces identités fortes voire hors du commun ? Je pense par exemple à Hitler qui a su, notamment par son «charisme», conduire son peuple vers une guerre sans précédent. Je pense aux gourous qui peuvent amener leurs sujets au suicide collectif (voir le siège de Waco). Comment font-ils pour prendre le contrôle de tant d'identité ? Bien sûr, ils utilisent parfois la répression, les menaces mais aussi la misère comme charbon de leurs idées. Pourquoi tant d'individus se laissent prendre au piège de ces êtres avides de pouvoir ? N'est-ce pas le collectif qui permet à ces méga-identités de prendre le contrôle de chaque identité ? Sommes-nous à l'abri, dans notre profession, d'un supérieur dont le seul but est le pouvoir ? Quels sont les signaux d'alarme qui pourraient nous dire: « là, je ne le suis plus » ? NB : il existe plein d'autres exemples : Castro, le régime chinois, les témoins de Jéhovah, Dewever, Bush, Poutine, Le Pen, Sarkozy, Mitterrand, Hussein, Facebook, les banques, les religions...

**Katia** : l'expérience Milgram, dans les années 1960, a pu mettre en évidence le comportement de l'individu face à l'autorité, de plus ajouté à cela l'effet de groupe, d'appartenance... En réunion d'équipe, pour ne pas aller si loin, combien de personnes osent donner leur avis ? Combien osent dire qu'elles ne sont pas d'accord ? Et je ne suis pas convaincu que ces méga identités soient des méga identités, je pense qu'en effet de part leur charisme, leur séduction, ces gens arrivent à entraîner d'autres, mais crois-tu que cela uniquement par la force de leur identité, ils ne sont pour moi qu'un représentant d'un groupe, attention je ne dis pas que cet individu est une victime, mais je pense que c'est elle qui est mise en avant. Les signaux qui pourraient dire à un moment je ne suis plus,... Je pense, moi, perso , le jour où je ne pourrai plus supporter ce que me renvoie le miroir, le jour où j'aurai perdu mes convictions, mes valeurs, mais là déjà il est trop tard...

**Tibère** : Je suis d'accord mais je crois beaucoup d'individus n'ont pas de miroirs ou alors c'est un déformant. Autre questionnement:En retournant dans la pathologie et en parlant de miroir, les anorexiques ne se voient pas tels qu'ils sont dans leurs miroirs. Ils se voient toujours trop... gros ?! Quel drôle d'esprit qui arrive ainsi à modifier la vision du corps. N'y a-t-il pas dans ce cas une dissociation de l'identité corporelle et de l'identité «psychique» ou mentale ? Encore une fois, ces malades ne sont-ils pas victimes de notre société qui prône une norme «plastique» de beauté. Comme nous l'avons vu aux cours,

chaque groupe a ses normes ; le rôle du cadre n'est-il pas de veiller à ce que ces normes n'influent pas sur les identités du groupe? Doit-on en fin de compte avoir des normes dans un groupe ? S'il n'y en avait pas, il n'y aurait pas d'exclusion.

**Katia** : Pour partir dans le domaine de l'anorexie, je pense qu'en effet, la société y joue un rôle. Je crois d'ailleurs que la société crée ses propres pathologies mentales, que celles ci changent avec l'évolution de la société, ou je dirai plutôt avec les changements induits au sein de la société. Je pense également que ces ados sont victimes de la société, mais qu'il y a aussi beaucoup d'autres enjeux qui s'y jouent qu'ils soient d'ordre individuels, familial, ainsi que le rapport à son propre corps. La aussi, n'est ce pas aussi une forme de non reconnaissance, se reconnaître soi... Ces filles ne reconnaissent pas leurs propres corps, refusent les transformations, refusent de passer d'un stade enfant à un stade adulte, refuse l'évolution, de grandir, veulent garder le contrôle sur leur corps, ... Je pense que le corps et l'esprit sont indissociables, tout comme l'individu est indivisible et pourtant dans l'évolution de notre société n'assiste-t-on pas à une sorte de schizophrénie de l'individu, il devient divisible ou on voudrait qu'il le soit... Je pense qu'il faut des normes, si l'on appartient à certains groupes de professionnels c'est parce que nous partageons certaines valeurs, que nous nous reconnaissons là dedans, mais cela dans le respect également de nos différences... notre société a des lois, des normes, bien nécessaire mais parfois au détriment de la liberté individuelle, ...

**MT** : Prenons garde de ne pas glisser, n'est-ce pas chef !

**Katia** Prenons garde de ne pas glisser ? Mais personne n'est à l'abri... nous pouvons tous glisser à un moment...

**MT** : Le glissement n'est pas celui auquel nous expose notre climat actuel et météorologique. J'aurai écrit glissade ! Cette discussion traite de l'identité, ici professionnelle, ici celle du cadre en soins de santé. Même si je note l'intensité des échanges, entre deux étudiants, je voulais souligner par cette expression que Tibère (Lefebvre) aura mieux compris, que les exemples ou situations évoqués pour traiter de l'identité prenaient une tournure qui me semblait peu convenir au cadre initial de cette discussion. Cordialement.

**Tibère** : Cher maître, Il est vrai que ma dernière intervention peut ressembler à une provocation anarchiste. Mais je ne prône en aucun cas l'absence de normes, ce serait alors l'émeute. Cette suggestion d'absence de règles a pour but, justement, d'entamer une critique à ce sujet. Etre provoquant suscite la réaction. En outre, je ne crois pas être sorti du sujet. Dans chaque identité, on pourrait dire qu'il y a deux pôles en équilibre (comme le yin et le yang). C'est peut-être mon yang qui s'est exprimé. Mes souvenirs de classe me font dire que le maître utilise aussi la provocation pour susciter la réaction. Mais j'accepte la remarque et veillerait à l'avenir à ne plus user de cette méthode. J. Lefebvre

**Katia** : Je pense qu'il est difficile de ne pas glisser, car l'identité professionnelle est aussi complexe car elle même découle ou est en lien avec l'identité. L'individu est pour moi, insaisissable, arrivera-t-on un jour à expliquer ou à comprendre l'individu, nous pouvons mettre en avant des tas d'hypothèses. Nous

pouvons tenter d'approcher l'individu, sujet sous différentes approches théoriques, mais nous tentons seulement de nous approcher car cela ne correspondra jamais à leur réalité, ou à la réalité.

**MT** : Erreur de tir (Tibère) : il s'agit essentiellement de l'utilisation de l'anorexie pour expliciter une prise de position. Je réfute l'idée que nous sommes tous malades. Il est dangereux d'user de ce genre d'exemples et donc de ces justifications dans le cadre des ressources humaines surtout au travail, quelque soit le métier exercé.

**Tibère** : Merci pour ces précisions. Il s'agit d'une erreur de rédaction. Je l'ai d'ailleurs modifié. L'anorexie est une problématique tellement difficile à saisir. Je cherche des réponses sur ce sujet puisqu'une collègue en souffre. Il est très difficile de venir en aide à ceux et celles qui en souffrent. Ma volonté n'était pas de prouver que nous sommes tous malades. Par ma faute, il y a eu une erreur de compréhension. PS : je ne suis pas armé.

**Epona** : L'identité est tellement dépendante de son environnement... Si on a la chance de naître dans une famille aisée, dans un quartier tip-top, d'aller dans une école haut de gamme... alors notre indenté aura toutes les chances d'être correcte.

**Katia** : Je ne pense pas que l'identité soit totalement dépendante de son environnement, cela reviendrait à dire qu l'individu ne peut que subir son environnement. Je crois, moi, plutôt aux capacités, aux ressources de l'être humain pour se développer et se construire. Certes, un milieu aisé aide, mais ce n'est suffisant. L'humain grandit en lien avec son environnement mais ce n'est pas l'environnement qui fait l'humain. De plus, qu'est ce qu'une identité correcte ?

**Epona** : Une identité correcte est celle qui plaît à tous et qui répond aux exigences de la société, aux lois. Je crois que si je n'avais pas eu une mère aimante face à un père autoritaire, je ne serais pas ce que je suis. Mais j'ajoute que c'est aussi parce que je n'ai manqué de rien matériellement ! Un film démontre bien le constat : *La vie est un long fleuve tranquille*. Le garçon, pourtant né d'une famille aisée, se retrouve délinquant car élevé dans la misère. Son identité, pourtant génétiquement acceptable, en a été modifiée. L'identité se construit en fonction de la chance où la personne naît. Votre débat tourne parfois sur l'identité dans le travail. Moi, je suis travailleuse à la chaîne, comment mon identité pourrait évoluer ? Je fais la même chose chaque jour.

**Katia** : Notre identité est ce que l'on est ! Que l'on plaise ou non à l'autre. Oui, dans notre société, l'image, le paraître est mis à l'avant plan. Or, pouvons nous résumer l'humain à ce qu'il renvoie aux autres? Ou ce qu'il est lui. Bien sûr nous devons nous adapter ou tenter de nous adapter à la société mais est ce pour autant perdre son identité au profit du paraître ? Mon identité est loin de répondre aux lois, je dois m'y conformer mais ce n'est pas pour autant que je l'accepte, je préfère de loin rester fidèle à moi-même. Je ne sais pas si l'identité se construit en fonction de la chance où la personne naît. Et toujours face à cela, je fais référence à Boris Cyrulnick. Je pense oui que l'environnement joue un rôle mais aussi la personne ; sinon tout serait décidé pour nous dès le départ, tout serait pré déterminé ? Je ne le crois pas... Il y a aussi des ressources à l'homme de vouloir changer les choses ou de les subir mais pour cela

en effet il faut se donner les moyens pour y arriver. Il faut faire des choix et tout choix comporte des conséquences.

Concernant l'identité au travail, je ne sais comment votre identité au travail pourrait évoluer, vous même avez les cartes en main si vous désirez qu'elle évolue... L'identité personnelle, professionnelle et sociale sont liées. La perte de l'une ou l'autre peut avoir des répercussions sur les autres. Elles sont liées et complexes tout comme l'être humain. Je crois en l'être humain et en ses ressources.

**Epona** : Nous n'avons pas toutes les cartes en main mais il est vrai qu'il ne tient à moi que de me bouger. Mon fils, dans sa période d'ado, vouait un culte à *Nirvana*. Moi qui suis plutôt classique, comment se fait-il qu'il ait pu admirer ce genre de personnage quand on voit comment le chanteur a terminé sa vie. A quoi sert une idole d'ailleurs ? Est-ce nécessaire pour se forger une identité ? Au travail aussi, on admire parfois un collègue pour ses compétences, on aimerait être comme lui. Doit-on pour cela s'identifier à lui ?

**Katia** : L'adolescence est une période de la vie où l'ado se cherche. Certains s'identifieront à leurs parents d'autres se construiront en s'opposant, en rejetant ce qu'on a pu leur apporter. Ajouté à cela, le conflit des générations. Je suis une jeune maman avec une ado, je pense être restée à la page mais je suis malgré tout en décalage avec elle. Et je pense malgré tout que ce n'est pas plus mal. Il est important que chacun garde sa place. L'identité se construit, au jour le jour, avec ses phases de tempête, des phases plus calmes. On se découvre tous les jours, on évolue. Nous passons tous par une phase d'identification à une idole, on aimerait être lui. Notre première idole c'est qui, qui est la plus belle, la plus merveilleuse quand on est petit ? De plus cela permet d'appartenir à un groupe, l'homme ne peut vivre et se construire seul. Concernant l'identification à un collègue, avant de vouloir être comme lui sachons d'abord qui nous sommes et quelles sont nos compétences. Car nous ne pourrons jamais être lui. Apprenons à nous connaître, à connaître nos valeurs, nos compétences... c'est en cela la richesse d'une équipe, nous sommes tous différents avec des compétences différentes mais nous avons un but commun, aller dans le même sens, nous sommes complémentaire alors pourquoi vouloir être l'autre. Chacun apporte sa pièce à l'édifice. S'accepter et se reconnaître est déjà une étape.

**Epona** : Justement, vous parlez que l'homme ne peut se construire seul. Je sais que vous parlez de l'humain en général (homme et femme) mais je crois que l'homme et la femme ont des identités de «naissance» différentes, question d'hormones sûrement. Je pense aussi que la société conditionne et accentue ces différences. Pourtant nous sommes tous et toutes des humains. L'identité est pour moi trop dépendante des autres. On ne peut jamais montrer ou exprimer nos vraies pensées, notre propre identité de peur de se voir exclure, mise sur le côté. Voir le film «*into the wild*» où un jeune adulte est en quête d'identité et qui n'a pas accepté celle qu'on a forgée pour lui.

**Katia** : Le film «*into the wild*» peut être interprété différemment. L'homme et la femme sont différents, c'est indéniable. Ce n'est pas la différence qui pose problème, mais l'inégalité. Je ne crois pas en l'égalité des sexes car nous sommes différents mais je plaide pour l'égalité des chances. Le problème est

l'intolérance, le non respect des différences ; non qu'on soit différent. Que faut il choisir se taire, et se fondre dans la masse ou rester fidèle à soi-même ? C'est une question de choix là encore bien que choix non facile. Doit-on choisir de plaire absolument à n'importe quel prix ou rester soi-même et en accord et en paix intérieure. Le tout est de connaître ou de mesurer les conséquences de nos choix.

**Epona** : En relisant les précédents dialogues, vous parlez des chefs (cadres). Quand j'entends ce mot (cadre), je pense aux tableaux (peinture) et je crois, pour en avoir croisé plus d'un qu'ils sont comme les courants artistiques. On peut retrouver :

- les chefs «classiques» : qui arrive le matin pour s'asseoir et se lève le soir pour partir, ils ont besoin de leur bureau pour se sentir «chef» ;
- les chefs impressionnistes : qui, par leur attitude et leur charisme, impressionne ;
- les chefs néo-classiques : comme les premiers mais ils sont jeunes et plus dynamiques ;
- les chefs cubiques : aux idées plus arrêtées; carrés, ils appliquent les lois à la lettre ;
- les chefs abstraits : ils sont là mais personne ne les voit ;
- les chefs romantiques : ils aiment surtout être aimés...

Tout ça pour dire que j'ai parfois l'impression que plus on est gradé, plus on a le droit de «montrer» sa vraie identité et qu'on ne le permet pas vraiment aux sans-grades. On accepte les sautes d'humeur du chef mais pas du subalternes.

**Katia** : J'aime assez cette image, mais je ne pense que l'on soit ou l'un ou l'autre. La plus grande richesse serait de pouvoir voyager au travers ces différentes représentations. Être chef ne permet pas plus d'exprimer son identité, es choses peuvent et doivent se dire que l'on soit chef ou non. On ne respecte pas un chef parce que l'on doit mais bien parce que celui ci a gagné notre respect, notre confiance. Le respect ne s'impose pas. Tout peut se dire, si on y met la forme et si on respecte la personne en face de nous. L'identité n'est pas liée à un pouvoir, elle est et vient de nous.

**Epona** : En parlant de respect, que pensez-vous de ces gens qui se créent de fausses identités ? Je crois que chacun le fait inconsciemment, ne fut-ce que pour attirer l'attention. Le champion en la matière est certainement Christophe Rocancour, ses intentions ne sont bien sûr pas louables. Où est le respect lorsque la personne en face triche ? Nous pouvons dès lors affirmer que la personne qui en use n'a pas une bonne identité. Les dérives sont connues avec le Net où bon nombre de personnes se font passer pour ce qu'ils ne sont pas (voir les sites de rencontre, forum,...)

**Katia** : Pour attirer l'attention ou simplement se conformer... Le concept d'identité est très complexe. Dans la vie, nous endossons différents rôles, le tout est de ne pas s'y perdre. Nous portons tous un masque, soit pour se conformer à ce que l'on attend de nous, pour se protéger, etc. Parfois nous laissons tomber le masque. Je suis maman, femme et professionnelle, trois rôles bien différents mais en accord avec mon MOI, mes valeurs. Peut-on affirmer qu'une personne qui triche n'a pas une bonne identité ? On

est amené à tricher parfois pour des raisons tout à fait louables. A savoir pourquoi la personne triche, est ce dans l'intérêt de l'autre ou vise-t-il ses propres intérêts ?

L'art d'influence ou de manipulation?

**Epona** : La conception freudienne me plaît aussi mais tellement compliquée pour les non-initiés. Je me permet de vous livrer la mienne que je trouve plus naturelle (celle de Ronny est pas mal aussi). Je conçois l'identité tout simplement comme un fruit: prenons une cerise. Si le cerisier ne manque de rien, qu'il reçoit assez d'eau, que son terrain est riche, il va se mettre à fleurir au printemps. Si la brave abeille fait son travail, la conception pourra se faire. Si le gel tardif ne vient pas tout compromettre, l'attache tiendra le coup. Si le soleil luit, la cerise pourra rougir. Si la pluie est suffisante, elle pourra grossir. Si le bec du merle l'épargne, elle gardera son attirance.

Remplacez ensuite cerisier par mère, eau par amour, terrain par mobilier, abeille par père, gel par nature, soleil par attention, pluie par amour et merle par les «autres» et vous obtenez une identité réussie. Mais avouez que cela fait beaucoup de si. Pour moi, le cerisier est primordial et le plus dangereux est sans doute le merle.

**Rony** : Bonjour à tous, compagnons d'infortune, ces échanges sur l'identité, bien que tous très pertinents et intéressants commencent tout doucement à devenir un peu complexes. Ceci est compréhensible car ce concept d'identité est lui aussi très complexe. Néanmoins, je pense aux nouveaux utilisateurs qui arrivent sur ce forum, quelqu'un peut-il faire une petite synthèse des points importants de cette longue discussion ?

**Katia** : Pour répondre à Epona, oui tout serait merveilleux si le fruit pouvait arrivé à maturité sans dégâts. Or, le cerisier est aussi soumis aux intempéries, certaines cerises résisteront d'autres pas, certaines seront blessées mais s'accrocheront et ceux malgré parfois les mêmes bases. La vie n'est pas un long fleuve tranquille, loin de là. Mais j'aime cette image, l'évolution. Ne pourrait on pas tout simplement se dire que l'identité se construit tous les jours, mais qu'elle ne peut se construire seule, qu'un tuteur peut aider à évoluer, à grandir, à changer. Que le principal est d'être en accord avec son Soi intérieur. De trouver l'équilibre entre son Moi, ce que je renvoie à l'autre, ce que je pense être et ce que je veux être. Oui, l'identité est complexe, et se construit en regard de l'autre, avec l'autre mais pas pour l'autre. Et comment définir la complexité ?

**Epona** J'y pense : je ne me suis pas encore présentée. Il est difficile de communiquer, d'échanger avec quelqu'un dont on ne connaît pas l'identité, justement. Après tout, ne pas savoir à qui l'on a à faire permet de ne pas se focaliser sur la représentation mais sur le message. Je suis, pour ma part, impressionnée par les réponses de Katia. A Rony, je répondrai comme quelqu'un que je connais : «Et vous, quelle synthèse pouvez-vous en faire?»

**Katia** : je répondrai de même, quelle synthèse pouvez-vous en faire?

**Epona** : Je ne suis pas dans la discussion depuis assez longtemps que pour prétendre à savoir en faire une synthèse. Je promets de la faire quand je serai prête. Néanmoins, j'ai remarqué que vous avez peu parlé de

l'identité physique qui, pour moi, joue un rôle primordial dans l'identité mentale. Les deux sont liés. Je suis bien placé pour en parler car mon infirmité m'a souvent fermé les portes et pas uniquement au travail, dans ma vie affective aussi. Comme quoi, les autres ne nous jugent que sur l'apparence et non pas sur notre intérieur. Mais je ne me plains pas.

**Katia** : l'identité physique... parlons en ... le paraître, l'image. Certes importante, je pense. Il faut pouvoir utiliser l'image pour faire passer un message, et si l'image peut y aider pourquoi pas. Cela s'appelle la séduction, non ? Mais nous n'avons pas spécialement besoin de l'image pour séduire, les mots à eux seuls peuvent séduire, le fond et la forme. L'identité physique peut être un atout comme un handicap, penses-tu que les personnes «jolies» ont de la chance, car elles, on les juge parfois uniquement sur leur physique. Le plus important est d'être en accord avec soi-même. Si l'identité physique joue sur le mental, le mental joue sur le physique... corps et esprit sont liés, essayons d'y trouver une certaine harmonie. L'identité physique est ce que je renvoie à l'autre, non... et non ce que je suis mais bien ce que j'ai envie de lui montrer, soit cette personne le prend ou elle se limite aux apparences.

**Tibère** : Bonsoir. Je m'incrute dans cette discussion féminine. Tes mots frappent juste Katia. Je ne peux néanmoins donner tort à Epona. J'ai récemment accueilli comme stagiaire dans l'unité, une jeune fille sourde. Elle s'exprimait relativement bien. Elle lisait sur les lèvres. Néanmoins, ce cas allait torturer ma conscience. Cette fille, en première année infirmière, avait réussi à cacher son handicap à l'école. Elle avait du dévoiler son infirmité durant son premier stage où elle rencontra de nombreuses difficultés et on peut comprendre pourquoi. Pour ma part, j'étais en colère. J'en voulais à l'école de lui avoir fait perdre son temps, à ses parents pour l'avoir laissé envisager cette voie. Mais après réflexion, je crois que ma colère était due au fait que j'allais devoir évaluer cette élève avec réalisme. Elle était pourtant très douce avec les patients mais pouvait-elle les comprendre, entendrait-elle leurs plaintes, serait-elle alerter par les cris au fond du couloir d'une personne tombée à terre, pourrait-elle répondre aux sollicitations de ses collègues en cas d'urgence... Je ne crois pas. Je crois qu'elle a compris d'elle-même puisqu'elle a abandonné en cours de stage. Hormis la monitrice, très douce aussi, nous ne lui avons rien dit. Toute l'équipe était embêtée par cette situation. Je regrette d'ailleurs de ne pas avoir eu le temps de lui parler. Alors, je crois que le physique joue quand même assez bien sur le mental.

**Katia** : Je vois cette situation sous cet angle, cette jeune fille a voulu essayé, elle a tenté et s'est rendu compte que peut-être, elle n'aurait pas accès à cette profession. En vouloir à l'école ou à ses parents ? Mais parfois n'apprenons-nous pas mieux de nos erreurs, parfois, n'avons-nous pas envie de tenter par nous-même, d'être confrontée à la réalité afin d'en tirer bénéfices, prise de conscience que ? Le petit enfant à qui tu dis de ne pas toucher au feu parce que ça brûle, ne va-t-il pas tenter malgré tout de s'y approcher. Cette situation, certes, difficile pour cette jeune fille ne va-t-elle pas lui permettre de se rendre compte de ses limites, et elle pourra, je l'espère réorienter ses choix...

**Epona** : Je suis perplexe sur l'histoire de Tibère. Ne pourrait-on pas dire qu'il s'agisse de discrimination ? Mais je suis sans doute trop sensible de part mon vécu. Katia, dans ton message du 8 février, vous mettez

que l'on construit son identité... non pas pour l'autre. Je dirai tout le contraire et principalement pour nous les femmes. Nous sommes continuellement obligées d'être belles pour plaire au patron, aux clients, à nos maris sous peine d'être exclues. Les hommes n'ont pas ces mêmes obligations. Ce n'est pas de la jalousie, c'est une constatation. Bien sûr, la beauté est une identité superficielle mais tellement importante car apparente. C'est celle qu'on voit en premier lieu.

**Katia** : La femme répond : non, nous ne sommes pas obligées d'être belle pour nos maris, nos patrons, nos clients. Car si cela relève d'une obligation envers l'autre, cela pose problème. Mais, avant tout si nous soignons notre image, c'est, pour ma part avant tout pour nous même, notre estime. Si cela plait à l'autre, tant mieux si cela ne lui plait pas, qu'il regarde ailleurs. Maintenant, certaines professions relèvent de l'image, alors je pense qu'il est important de jouer sur sa présentation, et encore une fois cela relève de nos choix, de nos affinités, de ce qu'on recherche. Si je choisis une profession d'hôtesse, de la vente, je pense qu'il faut une «bonne» présentation. Mais, je pense, aussi qu'on ne choisit pas sa profession par hasard.

**Epona** : Choisir sa profession.... je crois que les jeunes d'aujourd'hui choisissent ou sont obligés de choisir en fonction de ce que ça rapporte financièrement. Pour moi, c'est l'obligation de travailler pour pouvoir élever mon fils qui m'a poussé à trouver un travail. J'aurais tellement voulu être mère au foyer. La vie ne le permet plus. Je pense aussi que notre système scolaire n'aide pas au développement des identités, il se résume à un certain bourrage de crâne qui ne permet pas à la recherche de ce que l'on voudrait faire. Qui et que suis-je quand je sors de terminale ? Bon nombre sont paumés.

**Katia** : bon nombre sont paumés ? Peut être que le système scolaire traditionnel ne permet pas à l'élève de se questionner, mais cela convient à certains étudiants, pas à d'autres. De là, la question de la réorientation, le plus important est de trouver ce qui lui convient. Certains savent très rapidement ce qu'ils veulent faire dans la vie, pour d'autres ils se chercheront un bon moment, ils s'essaieront et trouveront peut être, d'autres ne se trouveront jamais. L'identité est un processus complexe intérieur mais aussi en lien avec l'extérieur, il est donc très difficile de définir, tellement de facteurs entrent en ligne de compte... s'essayer, se trouver, s'accepter, se connaître et se reconnaître pour être reconnu par ses pairs et s'épanouir .

**Epona** : Est-il vraiment important d'être reconnu ? Je crois faire du bon travail au boulot. Pourtant, personne ne me dit: «c'est bien». Au boulot, tout ce qu'on demande, c'est du rendement et de la qualité. Ca, si le travail n'est pas bien fait, on va nous faire la remarque. Mais quand il est bien fait, on entend rien. Si on n'a pas de reconnaissance, chez qui faut-il la trouver ? Puisque apparemment, c'est important.

**Katia** : je pense qu'avant d'attendre de la reconnaissance de l'autre, il faut d'abord se reconnaître afin d'être reconnu, si tu ne te reconnais pas comment l'autre peut il t'apporter de la reconnaissance ? Et quelle reconnaissance peut il t'apporter puisqu'il ne sait quelle reconnaissance tu recherches ?

**Epona** : A travers vos réponses, je ressens une autre notion : la confiance. Pour être bien dans sa peau, il faut voir confiance en soi. L'identité = confiance ? Je dirai pourtant l'inverse : être confiant ne permet pas

de se remettre en question et quand j'entend ce mot, je pense inévitablement à Ka (livre de la jungle). Je suis plutôt du genre à me méfier des autres, mais sans doute, me direz-vous que c'est parce que je n'ai pas confiance en moi.

**Katia** : je dirai plutôt que la confiance en soi est un des éléments de la construction de l'identité. Par contre, un excès de confiance en soi peut cacher bien des choses.

**Epona** : Ha bon, en quoi un excès de confiance cache quelque chose ? L'excès, n'est-il pas simplement un oubli de.... douter.

**Katia** : Je dirai tout simplement qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Certes, certaines personnes ont un ego démesuré, mais n'est il pas plus facile de se cacher là derrière plutôt que d'affronter ses doutes, ses craintes. Encore une fois pour moi, il s'agit d'une question de choix.

**Epona** : Je suis d'accord. Les personnes à l'ego démesuré cachent souvent certaines choses, certaines faiblesses. Mais je crois que c'est différent de l'excès de confiance qui arrive souvent quand tout nous réussit jusqu'au jour où *patatra*, on rate quelque chose. La chute est alors douloureuse. Je pense qu'il faut de la confiance en soi tout en n'oubliant jamais que les choses peuvent changer et pas toujours à notre avantage. Je pense d'ailleurs que l'identité se forge beaucoup sur les échecs à condition d'y avoir trouver soi-même une solution de rattrapage.

**Katia** : est ce l'excès de confiance en nous ou les aspirations que d'autres avaient pour nous ? Parce que nous avons été porté à ? Mais était-ce parfois notre véritable souhait ou simplement la réponse à une attente ? J'ai connu un brillant neurologue mais profondément malheureux, pourtant tout lui réussit, enfin tout ce que ses parents avaient désiré pour lui, mais lui, il ne sait pas qui il est, hormis un neurologue. Or, je ne pense pas que l'on puisse uniquement se définir de part notre profession ou notre QI ou notre statut social ou notre personnalité, notre appartenance à un groupe... complexe tout cela le concept d'identité : l'identité est plurielle.

**Epona** : Que penserais tu de créer un « *identikit* » ? Est-ce pensable, voire réalisable ? Que mettrait-on dedans ? Est-ce acceptable ? Des conduites à tenir faites d'éthique, de lois, de morale... *Identikit* ne vient pas de moi mais de Régis Debray mais ne parle pas du même thème.

**Rony** : Petite aparté à la discussion sur l'identité, je rebondis sur l'histoire de Tibère. Il s'agit là d'un handicap physique, j'ai pour l'instant en stage une étudiante de 3e année qui me dit être dyslexique. Suite à ça, en partie, elle a un niveau de calcul de 2e primaire. Comment devons-nous nous comporter face à ce genre de situation ? Si je ne suis pas à ses côtés, ce matin elle fait huit erreurs de calculs. A côté de ça, elle a beaucoup de qualités. Dans quatre mois, elle est diplômée... elle devient votre collègue...que devons nous faire ?

**Katia** : Dyslexique ? Ou dyscalculique ? Je pense que dans un premier temps , ces erreurs doivent être signalées à la monitrice de stage, certaines erreurs peuvent être fatales. Si je me souviens bien, la dyslexie se corrige... si elle est prise à temps ? Ces informations sont pour ma part, à vérifier, et à signaler ; car dans sa vie professionnelle, elle sera seule

**Tibère** : Je suis d'accord avec Katia mais je trouve grave qu'elle soit en troisième. Même en envisageant de lui fermer l'accès à certaines unités, qui voudra l'engager ? Que lui reste-t-il comme service pour exercer sans risque ? Néanmoins, l'école pourrait exiger d'elle un effort pour corriger ce problème mais il est tard. Ne connaissant pas ce dysfonctionnement, je ne sais pas si c'est possible.

**MT** : Je demande aux principaux intervenants de cette abondante et richissime discussion de proposer une conclusion, une par intervenant. Histoire de redonner de la visibilité à cette question et de la rendre moins dissuasive aux «spectateurs». Je vous remercie.

**Syl17** : Je laisse aux principaux orateurs de ce questionnement sur l'identité le plaisir de synthétiser. Néanmoins, je rebondis sur le cas rapporté d'étudiante dyslexique. Ne mélangeons pas : dyslexie ne veut pas dire erreur de calculs, de dosages ! Dyscalculie et dyslexie ne vont pas systématiquement ensemble : ne confondons pas ! De plus, toute personne souffrant de tel problème essaiera d'y pallier par un travail sur soi-même mais en aucun cas n'utilisera le fait pour justifier d'erreurs. Il va de même pour beaucoup de handicapés : le but c'est d'être considéré comme les autres même dans la sanction. De plus comme cadre, nous sommes la personne qui pense avant tout à la sécurité du patient. Signé : une infirmière déficiente auditive, maman d'une fille de 9 ans dyslexique et d'une fille de 8 ans dyscalculique.

**MT** : J'ai déjà reçu la proposition d'un des protagonistes de cette riche et enrichissante thématique. J'attends les autres synthèses qui trouveront leur place dans la prochaine livraison de la lettre de diffusion. Je me propose d'inscrire Epona dans cette liste de diffusion. Tout contributeur mérite sa place ! A bientôt.

**Epona** : Voilà une publicité qui pourrait conclure ce débat. Un jour, on m'a demandé de la fermer mais j'ai refusé. Voir la vidéo, tellement vrai. Comment peut-on exprimer notre identité si on nous demande de la fermer !!!

<http://videos.lesoir.be/video/iLyROafzcIJ.html>

Mais ne rien dire n'est ce pas aussi s'exprimer. et peut on vraiment la fermer, car même si on la Ferme, notre corps lui parlera et s'exprimera...

**Synthèse**

## **MOBILITE & POLYVALENCE**

**MT** : Curieux mariage ... La première reste souvent décriée, considérée parfois à tort, parfois à raison, comme une sanction (triste management). Et pourtant ! La seconde s'oppose fermement à une tendance forte de nos métiers : la spécialisation ! Mêler deux grandes problématiques dans une thématique est bien audacieux. Cette complexité n'est pas source de valeur. Interrogeons-nous avant de décrier ou s'écrier !

**Epona** : Une fille de mon équipe m'a dit un jour : «on ne dit pas polyvalence mais polyvalance» Je ne l'ai jamais oublié car criant de vérités. Les supérieurs nous demandent d'être compétentes dans de nombreux domaines, même dans des domaines qui ne sont pas les nôtres. Je crois qu'il serait bon de définir correctement ce terme. Etre polyvalent se résume pour moi à pouvoir toucher à tout sans pour autant en être capable.

**Katia** : La mobilité permet pour ma part d'ouvrir notre champ de compétences, d'accéder à de nouvelles compétences, de découvrir et de se découvrir... ce qui est en effet malheureux c'est que parfois elle est utilisée comme sanction, mais cette sanction vécue par la personne peut lui être bénéfique. Un petit coup de pouce de notre hiérarchie, même si parfois vécue, comme injuste, nous permet, je pense de sortir de nous mêmes, de se rendre compte que rester cantonné à nos habitudes nous enferment dans la routine, et nous ferment les yeux à certains dysfonctionnements. Pour la polyvalence, je crois qu'à la base la profession infirmière est polyvalente, nous abordons lors de nos stages différents terrains, nous nous essayons, mais en sortant de l'école nous ne sommes pas «finis», nous avons approché, nous avons certaines connaissances, il nous reste à trouver notre voie.

La spécialisation peut avoir un aspect réducteur car on limite le champ de compétence à une spécificité, et c'est peut être un danger mais aussi une question de choix. Le tout est je pense de rester ouvert à d'autres approches, et de ne pas garder le nez sur le guidon.

**Epona** : La spécialisation permet à ceux et celles qui le sont de se consacrer à ce qu'ils aiment dans leur profession. Néanmoins, certain(e)s se spécialisent dans le but de réduire leur champs d'action professionnel. Ils s'enferment ainsi ou plutôt se réfugient derrière leur diplôme pour travailler un peu...moins. La spécialisation devient alors l'excuse de ne plus faire ce que je faisais avant. Alors qu'elle devrait permettre de mieux faire ce que l'on faisait avant. Beaucoup l'oublie. Ce qui explique l'antagonisme entre polyvalence et spécialisation.

**Syl17** : Je ne rejoins pas l'idée d'antagonisme même si il peut y avoir doute. Je pense pour ma part que nous pouvons exercer notre spécialisation en faisant preuve de polyvalence si nous la voyons pour ce qu'elle est : un plus. Le perçu d'enfermement dans un cadre hyperspécialisé est souvent dû à une politique d'entreprise (voire de SPF) et non à une volonté de l'infirmière. Cependant, peu d'elles se rendent compte de cette influence managériale - et ce pour différentes raisons (métro/boulot/dodo) - et relèvent ainsi la tête «trop» tard ? Dans un contexte dit de pénurie, la polyvalence ET la spécialisation sont des atouts majeurs tant pour la qualité du soin donné que pour la qualité du job vécu.

**Epona** : Pourtant l'humain aime la stabilité et la répétition. Il se sent mieux dans ce qu'il connaît. Je pense que la mobilité est nécessaire afin d'éviter la routine. Par contre la polyvalence est une notion à définir et dont il faut poser les jalons avant de l'instaurer afin de ne pas imposer des tâches, des fonctions qui n'incombent pas forcément à tous les travailleurs. La polyvalence est une notion qui arrange bien les employeurs car il permet d'éviter d'engager d'autres travailleurs. Je sais que c'est la crise (terme cher à Tibère) mais...

**Rony** : Je suis spécialisé... et pourtant je suis aussi un grand défenseur de la polyvalence et de la mobilité. Je pense que pour des cadres, elle est un outil managérial qu'il ne faut pas perdre de vue. Cela dit, cette mobilité doit être instaurée sur base du volontariat et sans trop passer du coq à l'âne. Je trouve qu'elle devrait être organisée par pôle d'activités. Dans ces conditions, spécialité et polyvalence ne sont pas incompatible. La polyvalence doit d'abord être technique pour tendre petit à petit, quand la technicité de

l'unité n'est plus une barrière, vers une polyvalence d'esprit plus globale et intégrée dans les soins. Les unités spécialisées (psychiatrie, salle d'opération, consultation, maternité, pédiatrie, stérilisation, imagerie, urgences, USI, ...) sont souvent un peu délaissées par les équipes dites mobiles et quand enfin on les prends en considération, les personnes qui y viennent, si qualifiée soient-elles, sont très inquiètes. De plus, quand on décide de mobiliser l'équipe mobile pour ces unités «spéciales», c'est souvent dans un climat d'urgence, quand il y a un manque de personnel, au moment où les spécialistes ne sauront pas prendre en charge correctement le nouvel arrivant. A réfléchir, c'est à mon sens un challenge pour le futur. A suivre...

**Epona** : Je suis un peu troublée. Tu es spécialisé mais tu acceptes que des non-spécialisés fassent ton job. N'est-ce pas dangereux ? Je crois que le délaissement des unités spécialisées est peut-être due au fait que les détenteurs d'une spécialité ne sont pas tous et toutes prêts à partager leurs savoirs. Les spécialistes sont détenteurs du savoir et donc de ....pouvoir ! Je crois que la façon dont est partagé ce savoir influe beaucoup sur l'intégration d'un non-spécialisé dans une unité.

**Rony** : Epona, ce que tu dis n'est pas faux. En effet, beaucoup de spécialisés (et c'est lamentable mais sociologiquement compréhensible) considèrent que eux seuls savent faire le «boulot» correctement et ont des difficultés à partager leurs savoirs, leurs attributs sociologique. Ils intègrent difficilement les non-spécialistes ? Cela dit, il y a une différence entre la technique, le savoir faire et une vision plus globale de la spécificité du job. Certaines personnes non-spécialisée le deviennent informellement par le temps et surtout la volonté d'apprendre. En revanche, celles qui ne viennent en service spécialisé que de manière occasionnelle pourront intégrer à la longue les compétences techniques mais auront toujours plus de difficultés à avoir une vision globale de ce job. De plus je n'ai pas très peur pour mon job car, la LOI est avec nous (pour l'instant), elle réclame des spécialistes dans les unités spéciales. Par contre, pour obtenir 100 % de spécialistes dans les unités, il faudrait les cloner ou les y attirer d'une manière ou d'une autre. En attendant, n'importe quelle infirmière peut être amenée à travailler dans des unités spécialisées, donc il est de notre devoir en tant que spécialiste d'intégrer et de former les gens qui veulent encore venir chez nous à condition qu'ils montrent une volonté et une motivation à apprendre. Voilà pourquoi, je trouve qu'il faut mobiliser le personnel par pôle d'activité en respectant les spécialités. De plus, que fait-on des unités «spéciales» non spécialisées, comment y amener une forme de mobilité (atout managérial) ?

**Epona** : Si la Loi n'était pas avec toi, tu penserais autrement ? Pour le reste, je suis assez d'accord avec toi. Pour attirer les individus à se former, que suggères-tu ?

**MT** : On ne connaît pas encore la durée de vie de ces «spécialisé(e)»s, le plus souvent en techniques, et même en techniques médicales. Ils sont donc de bons petits soldats palliant l'insuffisance d'un autre corps professionnel. On sait mieux, et là où la loi est, le lobby y a été avant, la manne (€) que dégage ces formations plus ou moins spécialisées, plus certificatives que professionnalisantes, pour les instituts de formation. Ce phénomène est très visible en Belgique par la polarisation forte de nos systèmes, mais elle existe partout. Histoire d'appliquer un principe économique tant à l'hôpital qu'à l'école ! Enfin, on n'a

toujours pas évaluer le retour sur investissements, le rapport coût-bénéfice de cet accroissement certificatif sur la qualité des soins, sur la reconnaissance professionnelle des soignants, sur le développement de projets adaptés à des publics particuliers, sur les économies générées par cette approche plus « professionnelle » du patient, ... pas plus que sur le turn over de ces personnels. Vont-ils tenir 40 ans ? Le soignant a une double identité ; n'oublions pas de penser chacune de ces notions sur les deux volets. Les managers ont tendance à se replier (vous pouvez lire se spécialiser) sur la seule identité au travail où polyvalence rime avec flexibilité. La loi est nécessaire, JAMAIS suffisante !

**Rony** : Ne connaissant pas toutes les spécialités, je plaiderai donc pour la mienne : SIAMU. Historiquement, les infirmières ont toujours été les bras armés des médecins. Ce n'est que depuis quelques dizaines d'années qu'elles se sont tournées (en théorie au moins) vers leur rôle propre. Pratiquement, dans les hôpitaux, elles continuent à exécuter les actes B2 et C et n'ont que peu le temps pour leur rôle autonome (B1), et la partie de ce rôle qu'elles exécutent est surtout technique. Par rapport à l'exécution de ces techniques, les infirmières des services d'urgences et de réanimation ont constatées que leurs unités étaient différentes des autres, elles avaient des soins spécifiques qu'elles devaient apprendre « sur le tas » avec plus ou moins de compréhension selon le formateur (souvent médecin) qu'elles avaient. Face à ce constat, les associations professionnelles (ACN, SIZnursing, AFIU, ...) ont mis en place des formations courtes pour pallier à ce manque de connaissance et de compréhension. Plus tard, voyant la quantité de données que représentaient ces formations, les pouvoirs publics de l'époque ont créé la spécialisation et les écoles en ont certes tiré des bénéfices, créant avec les hôpitaux des réseaux d'apprentissage. Parallèlement, la formation de base des infirmières s'est aussi étoffée et a commencé à enseigner le travail spécial des unités spéciales. Personnellement, à l'exception de la gestion de catastrophes et de quelques « techniques » spécifiques des soins intensifs, je n'ai pas appris énormément de nouvelles choses lors de la spécialisation. En revanche, cette quatrième année a le grand intérêt de permettre de faire des liens entre toutes ces connaissances, d'intégrer ses propres savoirs et de mieux comprendre son travail, elle intellectualise les soins infirmiers. Malheureusement la spécialisation SIAMU retire un peu l'infirmière de son rôle infirmier car effectivement elle apprend en partie et de plus en plus (modification de la liste d'actes) à palier aux carences d'autres professions (gestes salvateurs oblige...l'infirmière est toujours là, et en plus elle ne coûte pas très cher). Pour moi, il y a plusieurs types d'infirmier SIAMU :

- ceux qui sont des médecins refoulés (par incapacité, manque de courage, manque de moyen, ...) mais qui s'élèvent socialement en jouant les petits docteurs ;
- ceux qui se protègent des services « routinier » ;
- ceux qui se sentent incapables de travailler tout de suite en sortant de graduat ;
- ceux qui ont toujours voulu sauver le monde ;
- ceux qui ne savent pas où travailler ailleurs, qui hésitent ;
- ceux qui veulent faire pin-pon et avoir un bel uniforme ;

- ceux qui sont déjà dans le système en étant pompier ou ambulancier ;
- ceux qui ont constaté par leur stage d'urgences, qu'on y faisait un travail spécial, différent des autres stages ;
- ceux qui ont aussi constaté que la dotation en personnel des USI permettaient un nursing réellement intégré et un travail proche de celui enseigné dans les écoles ;
- et d'autres encore...

Il s'agit là d'une typologie, je pense que chacun de nous peut ou a pu se retrouver, à un moment, plus ou moins fortement, dans chaque situation. Mais tous ces styles ont néanmoins un point commun : ils rassemblent des passionnés des soins aigus. Des gens motivés qui aiment leur travail, qui sont motivés et qui aiment transmettre leur passion aux autres. L'épuisement des infirmières spécialisées est à mon sens identiques à celui des non-spécialistes travaillant en services aigus. C'est le travail de ces unités qui épuise, pas le fait ou non de posséder un diplôme supplémentaire. En revanche, il serait dommageable (comme dans d'autres spécificités) de fixer à tout jamais les infirmières SIAMU dans les services aigus. Qu'elles aient été aux urgences ou en USI, elles ont rencontré tous les types de patients, des enfants aux vieillards, de la médecine à la chirurgie en passant par la gynéco et la psychiatrie. Selon une étude française, les infirmières des services aigus sont les plus polyvalentes (Drevet Géraldine, « Polyvalence : pour ou contre ? », in Objectif Soins, n° 111, décembre 2002, pp. I-XIV). L'avenir nous dira qui sont ou qui étaient ces spécialisés en soins intensifs et aide médicale urgentes. J'invite vivement les « spécialisés » des autres services spéciaux de notre communauté à se pencher sur la question...et les autres aussi bien sûr.

**Epona** : Ne prend pas mal ma réaction mais je ne sais pas comment je dois te lire. Si je saisis bien ton raisonnement : «la quatrième année intellectualise les soins infirmiers» !!!!! L'infirmière qui ne fait pas de spécialisations est moins apte à comprendre les soins infirmiers ???? Je suis aussi spécialisée mais je ne me sens pas plus apte qu'un non-spécialisé mais cet enseignement supplémentaire me permet de «travailler» autrement et je partage ces acquis avec les collègues. Je trouve par ailleurs que tu te focalises beaucoup sur les services «aigus» comme si l'on s'agissait des seuls services intéressants. Tu auras compris que je n'en fais pas partie. Dis-moi si je me trompe mais tu aimes la technicité et c'est très bien, il en faut des techniciens mais n'oublie pas les autres.

**Rony** : Je ne prends rien de mal ici, nous sommes dans le salon de Voltaire... Tu me lis bien, mais c'est une caricature, ce n'est pas totalitaire. Il y a effectivement des infirmières qui n'ont pas besoin de cette 4e année, mais il faut reconnaître que beaucoup n'ont pas intégré (au sens propre du terme) l'énorme quantité de matières accumulées pendant les études. Travailler autrement signifie pour moi travailler plus intelligemment, en entremêlant tous les savoirs entre eux. Je pense en effet qu'il est grand temps d'intellectualiser un peu notre profession, être infirmière ne signifie pas juste savoir faire une toilette, un pansement et autres «piqûres» en étant souriante et aimable. Observe autour de toi, si tu ne ressens pas ça dans ton milieu, alors tant mieux, c'est que tu travailles dans un milieu privilégié (et c'est bien). Ou c'est moi qui suis dans un endroit défavorisé... c'est possible ???

Comme je le dis dans la première ligne, ne connaissant pas le reste, je parle de ce que je connais, le milieu aigu. Et comme je le dis dans la dernière ligne, j'invite les autres milieux spécialisés à s'exprimer sur la question...

Pour conclure, tous les milieux peuvent être intéressants, ce sont les gens qui les fréquentent qui les rendent plus ou moins intéressants. Je fais partie d'un groupe de travail au sein de mon institution, autour de la table il y a des infirmières venant de tous les services. Crois moi, si toutes les personnes partageant le même diplôme que nous avaient les connaissances, l'ouverture d'esprit, la motivation et l'envie de changer que cette assemblée, les soins infirmiers seraient autre chose que ce qu'ils sont. Je veux dire par là qu'intellectualiser une profession et donc des professionnels n'est jamais une mauvaise chose, ce qui est dommage, c'est qu'il faille une 4e année pour le faire. Je jette une pierre vers les écoles.

**Epona** : Pour la pierre vers les écoles, je la jette volontiers avec vous bien que je sois contre la lapidation. Je crois qu'il faudrait leur lancer une corde afin de rapprocher ces deux barques qui s'éloignent l'une de l'autre de plus en plus.

**Katia** : Débat intéressant sur le sujet, la spécialisation. Il faut de tout dans une équipe, travailler en équipe n'est ce pas aussi accepter et prendre les compétences de chacun afin d'être complémentaire. Nous ne pouvons être tous semblables. Je me souviens de ma première journée de cours cadre, ou j'ai entendu dire il ne faut pas être spécialisé pour être manager, je sortais de spécialisation !!! Quelle claque. Mais en effet, je ne pense pas qu'il faille une quelconque spécialisation pour être cadre, mais pouvoir manier savoir être, savoir et savoir faire. Or des cadres, aussi bons gestionnaires soient ils parfois manquent de savoir être. Cette spécialisation, je ne la regrette pas, elle m'a appris à être, à voir les choses sous un angle différent, mais parfois aussi elle peut être une faiblesse, mais connaître ses failles, n'est ce pas aussi un pas ? Alors spécialisé ou non, est ce le débat ? Il y a des médecins généralistes et des médecins spécialisés. Le spécialiste en connaît-il plus que le médecin généraliste, je ne le pense pas, il a une vision rétrécie et experte dans son domaine, certes nécessaires, mais le généraliste a aussi besoin du spécialiste pour orienter ou confirmer son diagnostic... il a une vision globale... Je suis infirmière spécialisée en psychiatrie, et donc avec une tendance à tout voir du côté psy, j'aime mes collègues qui elles ont une vision autre, c'est le partage de visions qui est pour moi important, et non plus l'une que l'autre.. Travailler ensemble autour du patient bien que un peu utopiste je l'avoue.

## **ACCUEIL & INTEGRATION**

**MT** : L'alphabet fait bien les choses, c'est par là que tout commence ! Ce mot d'apparence banale est pourtant d'une grande complexité. L'accueil est à la fois un temps mais aussi un espace, concédé à l'autre. L'accueil est à la fois ressource et résultat mais il est surtout un processus. Cette démarche toute hospitalière vise l'intégration où les deux acteurs de cette (mise en) relation se retrouvent transformer. La question identitaire est en jeu !

**Katia** : La question identitaire est certes en jeu, mais également, je pense la crainte du changement, perturbation du quotidien... bouscule nos certitudes

**MT** : Le changement n'induit-il pas un changement ou au moins un questionnement identitaire ?

**Katia** : le changement bouscule nos certitudes, nous met dans une position inconfortable, il induit un questionnement identitaire, encore faut-il être prêt pour l'accueillir...

**Vito** : Il induit un questionnement identitaire tant pour chez l'accueillant que pour chez l'accueilli. Reflet de notre personnalité et de notre profession, le changement ne nous plaît guère car il bouscule, il oblige l'interrogation. La remise en question n'est certainement pas aisée car comme toute interrogation, elle suppose une évaluation.

## **CHANGEMENT**

**MT** : Si vous êtes venus et que nous sommes rencontrés, c'est que vous voulez changer. Mais changer quoi ? La terre, le monde et son hôpital, les autres et ... Changer, c'est trans-former ! Il est pourtant essentiel d'ajouter qu'il faut aussi que vous changiez ... de points de vue et de regard, d'idées et d'idéologie, de manière et de pratiques ; que vous vous changiez. Le changement «efficace» commence souvent par son propre changement. C'est le meilleur que je puisse vous souhaiter !

**Vito** : Le changement quel mot simple et pourtant aux effets multiples ... Dérangeant et pourtant utile, décourageant autant que motivant, positif aussi bien négatif, le changement oppose toujours deux «antagonistes» qui finalement se réclame de l'unité pour atteindre son objectif de départ: se changer et changer ce qui nous entoure. Discussions, disputes, argumentations, chacun peut être amené à modifier son regard, qu'il soit sur l'autre ou sur soi-même. Le monde est un continuum de changements auquel l'humain s'adapte autant qu'il l'incite selon ses idées ...

## **DOUTE**

**MT** : Pour ceux qui doutent et qui pensent que le doute est pathologique, il existe des potions chimiothérapeutiques appelés benzodiazépines, IMAO ou ISRS. Parlez-en à votre médecin ! Pour les autres, le doute est force de vie car la vie s'interroge et interroge, car «toute vie est résolution de problèmes» (Popper). Le doute permet la critique et les deux ensembles, elles accordent du sens, un sens, votre sens. Le sens est l'essence de la vie et la vie doit avoir un sens !

**Vito** : Le doute est quelque chose qui se ressent et comme toute chose, il demande à évoluer. Les interrogations dont se réclame le doute ne trouvent pas toujours de réponses et il n'y a pas toujours de réponses à certaines de nos questions. Le doute est un cheminement qui ne trouve pas toujours d'issue ou qui justement en trouve plusieurs. L'idée de comparer le doute à un rond-point me paraît être le meilleur exemple pour définir le doute car sa définition réside dans le sens que chacun lui donne mais aussi dans la direction choisie.

Le cheminement peut avoir un point de départ commun mais à l'arrivée les chemins parcourus seront tout aussi différents que le nombre de personnes qui les aurons empruntés...

**Reg :** Sommes nous tous égaux devant le doute? Certes le doute peut nous faire avancer mais quelques fois très lentement, avec réserve, limitant notre expression, notre élan. D'autres fois, il nous bloque. La sécurité, l'encadrement, oserais-je l'apaisement peuvent nous permettre de donner la pleine mesure de nos possibilités, quelques fois même plus. La recherche de sens se trouve là aussi, lors de notre évolution Pas de psychologisation extrême, juste quelques nuances ; l'environnement qui nous caractérise et l'évolution de chacun sont singuliers.

**Syl17 :** Oui, le doute se ressent. Mais pour qu'il ne nous bloque pas, il faut pouvoir exprimer ce ressenti et en créer quelque chose. Là est le challenge parfois muselé par une éducation qui ne nous a pas permis d'exprimer un doute. Nos certitudes relèvent souvent uniquement de nos échéances personnelles. Le doute reste-t-il admis et antérieur à la certitude ou nos certitudes sont-elles le « copier-coller » de celles de nos voisins ? Le doute : une de nos dernières libertés ? Notre liberté : notre choix de douter et non l'obligation qui nous en est donnée par une institution scolaire ?

**Tibère :** «j'ai douté, je ne doute plus mais je redoute maintenant la suite». En fin de compte, nous ne faisons que douter ! Mais le doute n'amène t'il pas l'espoir et la volonté ? Celui qui ne doute pas, a t'il encore de l'envie ? Néanmoins sans une certaine dose de confiance en soi, on ne peut dépasser ses doutes. Je crois que la meilleure façon de vaincre ses doutes est d'OSER.

Je redoute la troisième, je doute de mes capacités à la réussir mais je vais quand même oser y aller tout en sachant que beaucoup de choix vont se présenter en commençant par celui de la problématique. Sans choix, il n'y a pas de doutes. Pourtant on a toujours le choix dans chaque situation d'agir ou de ne pas agir. Le doute s'éteint lorsque l'on n'agit pas, il se transforme alors en remords. Il nous arrive de douter de nous, c'est une certitude.

Souvent, nous émettons des doutes à l'égard de tel ou tel individu... Comment faire alors pour confirmer ou à l'inverse pour apaiser nos craintes à l'égard d'autrui ? Devons-nous le tester ? attendre ?, lui parler franchement ? Ou comme certains le font, inverser la situation et faire en sorte que l'autre nous (re)doute ? Le doute pourrait être assimilé à de la méfiance dans ce cas-ci et la méfiance amène souvent à la suspicion.

**Vito :** Le doute n'est-il pas aussi créateur de zones d'incertitudes ? Ces zones d'incertitudes affaiblissent le pouvoir pour celui qui n'en a pas conscience laissant la porte ouverte à ceux qui en ont conscience et qui en profite pour développer leur pouvoir.

**Epona :** Pour rejoindre la discussion de Katia qui parle d'excès de confiance, croyez-vous que l'excès de confiance est le contraire du doute ?

**Vito :** qui n'a jamais fait preuve d'excès de confiance ? Encore faut-il voir s'il est réel ou juste un paraître. Je ne pense pas que l'excès de confiance soit l'antagoniste du doute, je pense plutôt qu'il est une recherche de certitude finalement difficile à atteindre. La question mérite certes d'être posée, mais le

doute tel que je le conçoit, reste une approche réflexive de notre quotidien, j'ai confiance en moi et ce n'est pas pour cela que je ne doute pas de mes actions ou de mes pensées, voire de mes choix. Tout est soumis à question, sans pour autant avoir de réponse mais un cheminement pour parvenir à oser penser par soi-même...

**Epona** : Faut-il douter de tout ? Où je vous rejoins, c'est qu'il est difficile de penser par soi-même et surtout d'exprimer ses pensées. Je ne vous connais pas mais avez-vous choisi ce sujet par hasard ou tenteriez-vous de prôner le doute à tout va ? La société aime pourtant les personnes sûres d'elles, celles qui foncent et ne doutent pas. Le cadre doit-il douter constamment ? Pour vivre avec un grand «douteur», je peux dire que ce n'est pas tous les jours faciles. J'attends parfois de lui qu'il prenne des décisions et pourtant il doute... Il doute que cela puisse me plaire ou à son fils, il doute car il a peur d'être déçu ou de se faire avoir, il doute de l'amitié de ses amis... J'assimile son doute à de la peur. Qu'en pensez-vous ?

**Vito** : je n'ai pas choisi ce sujet par hasard, mais en commençant les cours de cadre, j'ai été «chahuté» dans mes convictions, mes représentations, mes idées, ma manière de voir le milieu professionnel et voir même personnel. Je ne pense pas douter à tout va ou même qu'il faut douter de tout, j'entrevois le doute comme une méthode, une méthode réflexive, où l'on n'arrête de penser par les autres ou pour les autres. La peur peut faire place au doute, tout comme le doute fera place à la peur. Il ne faut pas voir le doute comme une chose négative, déplaisante, ruinant l'avancement de nos pensées et de nos actions. L'incertitude peut vous modifier, à vous de choisir la bonne décision, ou la moins mauvaise mais d'agir et de ne pas rester à attendre qu'on le fasse pour vous. Je considère le doute en effet comme un système d'actions-pensées et non comme une crainte du jugement de l'autre ou l'immobilisme qu'il pourrait en résulter.

**Epona** : Croyez-vous que les hommes doutent plus que les femmes ? En tout cas, j'ai pu remarqué que pour élever les enfants, la femme est souvent plus sûre que l'homme. Je ne dis pas ça car j'en suis une mais je l'ai déjà constaté un peu partout. Une mère sait ce qu'elle veut pour ses enfants. Dans l'unité où je travaille, ma chef sait ce qu'elle veut, elle a ses critères. Le chef d'à côté est beaucoup plus brouillon, il n'est pas toujours sûr de lui et rencontre du coup plus de difficultés à transmettre ses objectifs. D'ailleurs, croit-il en ses propres objectifs ? Il en doute peut-être tellement qu'il transmet ce doute.

**Vito** : Peut-être est-ce vrai ? Pourtant la femme se repose sur l'homme elle aussi. Je pense en fait que le sexe n'est pas un critère. La femme a son instinct maternel et pourtant je peux vous dire que, père moi-même, j'essaie de prendre les meilleures décisions pour mes enfants, sans pour autant être sûr d'avoir fait le bon choix. J'essaie simplement du faire du mieux possible pour mes enfants. Maintenant, l'univers professionnel et personnel sont deux choses bien différentes, proches, mais différents. L'infirmière n'éduque pas ses enfants comme elle éduque ses patients. Je pense même que parfois elle éduque ses patients comme elle éduque des enfants.

L'infirmier brouillon est-il quelqu'un qui doute ou quelqu'un de désorganiser voire même d'organiser dans son «bazar». Il ne faut pas confondre confiance en soi, estime de soi et doute. Les deux premières

vont de paires. Le doute quand à lui me fait penser à l'époché ou la suspension du jugement qui ne doit, certes, pas rester constant. Réfléchir par soi-même pour agir pour soi-même et les autres. En un mot, réflexion. Je pense, mais il n'engage que moi, que l'infirmière use de sa technique sans même y réfléchir. Pourquoi ne se pose t-on pas ses questions ? Pourquoi, comment, où, quand, pour qui, plein de questions parfois sans réponses, parfois désagréables, parfois très agréables, parfois surprenantes, bref la complexité humaine. Et si je vous retournais cette affirmation : «trop de certitudes tue la certitude»...

La société aime ses personnes qui foncent à tout va, sûres d'elles car justement, elle se recherche des leaders auxquelles elle essaie de s'identifier.

**Epona** : Je ne crois pas que l'univers professionnel soit différent du personnel. On y retrouve les mêmes jeux mais avec des acteurs différents. Votre dernière phrase (venue après réflexion plus approfondie) contredit quelque part votre théorie : si la société cherche des leaders, elle ne cherche pas des douteurs.

**Vito** : Je me suis certainement mal exprimé, je veux en fait laisser cette idée que la plupart des gens qu'ils soient de notre univers professionnel ou privé recherche des leaders qui pour eux sont des gens «sans craintes». Tout du moins à leurs yeux. La société ne cherche pas des douteurs, elle en crée. Parfois à bon escient, parfois pas mais qui oserait dire qu'il ne doute pas ? Ce que j'essaie d'exprimer, c'est qu'un leader reste un être humain avec ses qualités et ses défauts. Pourquoi la société ne recherche t-elle pas des douteurs ? Méthodiques, dérangeants, créatifs, mais des douteurs qui cherchent à faire avancer l'équipe de part leur réflexion.

L'idée du doute me vient comme cette idée que même les choses bien établies ne nous paraissent vraies que parce que nous ne les remettons pas en questions et qu'à force de ne pas les remettre en question nous ne cherchons plus, nous ne réfléchissons plus.

**Epona** : D'où vient ce choix de sujet, un peu hors du commun mais au combien intéressant et peut-être dérangeant pour ceux qui sont sûrs d'eux ?

**Vito** : Le choix du sujet provient de ce que j'ai vécu il y a trois ans, à mon entrée à l'école des cadres. Je suis arrivé le premier jour rempli de certitudes, sûr de moi, me disant que finalement seul l'étude et le travail payent. Et suite à certains cours, qui m'ont retranché dans mes limites, je me suis interrogé pour finalement arriver à la conclusion que si je ne revoyait pas mon mode de fonctionnement et de penser, je n'aiderai pas mon entourage, qu'il soit professionnel ou personnel, ni moi-même à avancer tout comme j'espère le faire, simplement en m'interrogeant et en réfléchissant sur certains points que nous prenons comme vérités parce qu'on nous le dit.

Cette interrogation, ou plutôt ces interrogations et ces réflexions sont devenus pour moi un nouveau style, certes, il ne résout pas tous les problèmes, il n'empêche pas les erreurs, mais il me permet de penser par moi-même et de réfléchir sur certains éléments pour lequel, auparavant, j'aurais foncé tête basse sans réfléchir...

**Tibère** : Salut Vincent, que penses-tu de ces personnes qui aiment semer le doute ? Est-ce une arme pour manipuler ? Où alors ces personnes le font inconsciemment ? Je pense d'ailleurs à une personne qui use d'une présentation énigmatique afin d'éviter, peut-être, de se montrer réellement comme elle est.

**Vito** : Salut Tibère, je pense que le doute ne doit pas être utilisé comme une arme pour semer le doute, un doute négatif empêchant l'évolution ou le développement mais plutôt comme un moyen de réflexion. Et au delà de la réflexion, apprendre à se forger ses propres expériences.

La personne énigmatique peut utiliser cette nébuleuse pour de multiples raisons : se protéger, connaître l'avis de l'autre sans se dévoiler, manipuler, prendre le contrôle, ... Malheureusement pour cette personne, le risque est grand de se retrouver rapidement mise à l'écart car incomprise ou justement démasquée ... Sauf que parfois cela marche et elle arrive à semer le doute, l'incertitude autour d'elle et l'on se retrouve face à une équipe qui ne sait plus quoi penser et qui se démotive.

**Epona** : à Vito : tout d'abord, l'explication de votre choix de sujet est impressionnant. Votre faculté d'analyse et d'auto-analyse est remarquable. Il n'y a pas de place au doute quant à vos objectifs. A Tibère : je prends votre réflexion pour moi. Je ne sème pas le doute mais cette pseudo-présentation est un jeu. Un jeu naît de la censure. Le seul doute que j'émet est que vous ne savez pas qui je suis, mais est-ce important. Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas prof. Du moins, pas pour le moment, plus tard peut-être. *To be or not to be...* tel est votre doute, Tibère!

**Vito** : Epona, il est vrai que je peux paraître sûr de moi et que mes objectifs sont clairs et précis et pourtant, je ne suis sûr de rien, je ne peux prévoir leur réussite ou l'adhésion de mes collègues. C'est un choix compliqué. Transmettre des idées sans heurter n'est guère facile. L'art du jeu me plaît car il est amusant de ne savoir à qui l'on a à faire, tout comme la confrontation des idées, justement, est aussi un jeu qui me paraît plaisant. Il permet justement de se rendre compte que, peut-être, on se trompe ou qui du moins permet de faire avancer le débat et peut-être de l'enrichir. Tout du moins la rencontre d'idées permet aussi de rencontrer des personnes ou de les découvrir...

**Epona** : Et si je vous dis que je vous connais, je sème le doute en vous ?

**Vito** : Oui, vous parvenez à semer le doute, mais aussi vous soulevez chez moi certaines interrogations comme qui, pourquoi, comment. Je dirai même qu'ici le doute rapide et soudain laisse place à la curiosité...

**Epona** : Le doute conduit donc à la curiosité, la curiosité suppose une recherche et la recherche conduit à la connaissance. Je commence à comprendre votre réflexion. Pour répondre à vos questions, qui ? À vous de chercher mais ne seriez-vous pas un héritier inventé de Dumas ? Au «pourquoi», j'ai déjà répondu. Au «comment», je répondrai que l'outil le permet. Au fait, quels sentiments éveillent en vous le doute ?

**Vito** : Voilà ce que je recherche dans le doute : la recherche, la découverte, un avis qui me « dérange » parce qu'il ne va pas dans la même direction que moi et qui me contrarie mais qui m'oblige à regarder dans une nouvelle direction que je n'avais pas regardée... Les sentiments que me font vivre le doute sont diffus, nombreux et dépendent de la définition que l'on donne aux mots sentiment. La aussi, je pense que

chacun donnera une définition, un sens et des sentiments différents selon sa perception et l'expérience qu'il a du doute.

A l'intuition, je répondrais l'envie d'apprendre, de découverte. A l'opinion le sens critique et l'obligation de me remettre en question dans mes choix mais surtout d'accepter ceux des autres (ce qui n'était que rarement le cas avant et qui est encore difficile aujourd'hui). A l'état affectif, je dirai que je le ressens comme un trouble, une sensation d'angoisse, de peur parfois, mais surtout de croire que je ne serai pas à la hauteur. Un sentiment que l'on pourrait qualifier de sentiment d'infériorité. Mais si j'arrive à dépasser ce trouble, à avancer et surtout à me dépasser alors là, je dirai un sentiment de fierté.

**Vito** : je me permets de vous retourner la question : quels sentiment éveille le doute en vous ?

**Epona** : Mmmm... La technique de renvoyer la question à l'autre. Mais je vais vous répondre. J'adhère à vos théories mais je me connais et je doute peu car la vie fait que le doute ne m'est pas trop permis. Pour moi, il faut prendre des décisions rapidement, les faits sont là !!! Les autres ne nous laissent plus trop le temps de réfléchir ou de douter. Nous sommes dans une société où il faut tout, tout de suite. C'est vrai que cela contredit vos théories mais tenez-vous compte dans vos raisonnements des impératifs organisationnels, de la clientèle, des collègues, des enfants...? Il me semble d'ailleurs que votre métier vous impose une certaine cadence (en radio, je crois)

**Vito** : Je suis d'accord avec vous sur l'ensemble de votre raisonnement et même régulièrement j'y adhère : le tout, tout de suite vient de notre société de consommation où justement le client est roi, paye pour cela (comme il se plaît à nous le rappeler) et où le soin est devenu un bien de consommation à part entière mais, même dans les cadences infernales, je retrouve cette idée où je me dis que j'aurais pu mieux faire, ou bien que la prise en charge de mon patient n'était peut être pas la plus optimale. Je doute en fait quand je suis seul, quand je réfléchis à ce que j'ai fait de ma journée et je me pose des questions. Je réfléchis sur mes gestes, mes aussi sur mes comportements. Je me dis que le doute est propre à chacun, que chacun cultive une part d'incertitude... Ou justement qu'il cherche la certitude.

**Epona** : Que faites-vous lorsque vous vous trouvez devant un douteur «comme vous», avez-vous tendance à le rassurer ou doutez-vous ensemble?

**Tibère** : Chère Epona, tu as un caractère bien trempé. Je dirai que tu mènes ta vie d'une main de maître mais je doute que tu ne doutes jamais (je me permets de te tutoyer). Je crois que le fait de participer à ses discussions te fait déjà douter sur tes certitudes.

**Vito** : Lorsque je me retrouve face à un douteur, tel que moi, j'ai plusieurs possibilités qui s'offrent à moi, en imaginant que le doute provient d'un manque de maîtrise : soit j'ai la maîtrise et j'aide la personne sans lui donner la réponse. Je m'explique permettre à une personne de trouver elle-même la solution est plus enrichissant de que de lui fournir la solution toute faite. Soit je doute autant que lui et pourquoi pas y réfléchir ensemble.

La certitude n'est jamais infinie, je dirai même qu'elle est définie. Définie par les connaissances actuelles et que sans y repenser elles n'avancerons pas. Je pense qu'il ne faut pas douter pour dire de douter et que

le doute peut devenir négatif ou que l'incertitude d'un cadre déstabilise l'équipe qu'il guide si celle-ci n'est pas «apte» à comprendre sa démarche. La certitude peut aussi devenir un inconvénient ! Que se passerait-il si un infirmier en chef est certain de se qu'il avance alors qu'il est dans le faux. Continue-t-il sur son erreur ?

**Epona** : Cher Tibère qui est sorti de sa tanière. Sans aucun doute, tu sais (je me permets aussi) que je suis déesse gauloise et toi empereur romain. Que ton auguste personne ne soit pas froissée mais un de tes prédécesseurs a dit «de tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves». Je suis gauloise et belge. Le doute n'est plus permis, tu me testes. Mais à réfléchir, nul doute que ces discussions me font réfléchir mais point fléchir.

A Vito, ta réponse est impressionnante. Cependant comment réagir avec ces chefs qui pensent toujours avoir raison ? Faut-il les contrer ? Se taire ? Accepter ? Les faire douter?

**Vito** : «Cependant comment réagir avec ces chefs qui pensent toujours avoir raison ? Faut-il les contrer ? Se taire ? Accepter ? Les faire douter ?» Se taire, contrer, accepter sont des termes qui sont contraires à la construction. Sources de conflits, d'agressivité, de fuite, ils n'amènent rien, tout du moins au niveau du développement personnel. Tout juste peut-on espérer une remise en question de leur part en les contrant mais alors nous les ferions douter ce qui est votre dernière proposition. L'opposition et le partage sont créatifs, encore faut-il que les deux soient présents !

Ces discussions te font réfléchir (je me permets également) mais pourquoi, éprouve tu un doute sur la certitudes de tes positions, de tes convictions ? Si tu réfléchis c'est que tu te poses certaines questions... Le fait de parler du doute te fais déjà réfléchir sur la manière dont tu te perçois, dont tu conçois l'équipe et son meneur, la famille et ses membres, bref ce qui t'entoure !

**Epona** : Hé bien, ils sont deux sur mon dos mais c'est pas grave, j'apprécie l'opposition. Encore deux et j'aurai tous les mousquetaires sur le dos. Un pour tous et tous pour un. Je vais faire un geste, je laisse tomber mon mouchoir, lequel de vous le ramassera ? Je l'avoue, je doute aussi et notamment sur l'avenir de tout en général. Ce qui me fait dire que le doute comme je le ressens parfois est plus une peur de l'inconnu mais est-ce nécessaire d'avoir peur ? J'ai souvent remarqué que quand j'avais confiance en l'avenir, celui-ci se déroulait comme je l'imaginais. ...à la fin de l'envoi, je touche !!! Voilà que je confonds Edmond et Alexandre.

**Tibère** : Te prendrais-tu pour Milady de Winter ? Attention à la schizophrénie. Je connais aussi les mousquetaires mais... grâce aux Charlots, comme quoi la culture s'acquière de toutes les façons. Tu me fais penser tout à coup à la compagnie créole ... *derrière mon loup, je fais ce qu'il me plait, me plait...* Pour te rejoindre dans ton raisonnement (je ramasse donc le mouchoir), le masque ne cacherait-il pas la peur et la peur, le doute ? ... manqué, j'avais mis mon armure !!!

**Vito** : Je ne pense pas que tu ais les mousquetaires sur le dos, simplement des points de vue divergents qui croisent le fer comme par exercice mais je serai un peu moins catégorique que mon ami Tibère. Tu as quand même réussi le point, tu as marqué, mais pas en plein coeur, sur la main, celle de l'écriture. Tu

marques dans mon travail car grâce à toi je suis certainement moins catégorique. La peur n'évite pas le danger, mais la «prudence» est mère de sûreté. Robin décocha la flèche suivante en te demandant si tu n'as jamais pris conseil auprès de tes pairs.

**Epona** : Merci pour le compliment. Il serait prétentieux que je dise que je n'ai jamais pris conseil. On ne peut avancer seule dans la vie. Néanmoins, j'ai toujours choisi la personne auprès de laquelle je cherchais des conseils. Et ce n'est certainement pas son grade qui était important. Une aide-soignante a parfois de meilleures idées qu'un cadre. Je travaille beaucoup aussi avec la confiance, je ne dois pas douter de la personne qui est en face de moi, sinon je me ferme.

A Tibère, je répondrai qu'il n'a pas tout à fait tort. Oui, le loup peut masquer la peur mais c'est peut-être mieux ainsi. Ne pas savoir qui je suis peut permettre un échange plus honnête puisque qu'il n'y a pas de jugements physiques qui interviennent dans la discussion, vous ne me connaissez pas. Le jour où vous saurez qui je suis, certains seront déçus voir peut-être en colère mais l'anonymat est reposant. Rassurez-vous, le jour arrive à grand pas où je disparaîtrai de vos vies. Telle est la volonté de mon support.

**Vito** : A ce niveau-là, je te rejoins, la personne que tu choisis, tu ne le fais généralement pas par hasard. Maintenant, je voudrais te demander pourquoi tu demandes conseils auprès de quelqu'un ? Je me permettrai une deuxième question, pourquoi disparaître de nos vies ? Le support peut devenir réel et entraîner une autre dynamique...

**Epona** : Je vois où tu veux en venir. Oui, quand je demande conseil, c'est bien quand je doute ou pour chercher à savoir si la direction que j'ai empruntée est la bonne. Mais je préciserai que le choix m'est toujours donné de ne pas suivre les conseils, les conseillers ne sont pas les payeurs. Mais j'avoue que tu marques le point. A la deuxième question, je répondrai que la personne qui me gère en a décidé ainsi. De plus, elle est plus têtue que moi. Pour te dire ! Au fait, que penses-tu de l'expression courante: «le doute n'est plus permis» ? Es-tu d'accord ?

**Vito** : Je pense que le doute n'est plus permis à partir d'un moment. Je m'explique : rien ne sert de réfléchir pendant 100 ans, à un moment donné, il convient d'agir, sinon le doute n'est plus constructif mais stérile. Je pense que cette expression courante devrait être atténuée, car même en ayant le sentiment que le «bon choix» est fait, une petite voie intérieure nous demande encore : sûre de toi ? Finalement peut-être oui, peut-être non. Le tout est de savoir quand s'arrêter et avancer... Qu'en penses-tu ?

**Epona** : D'accord avec ça. Mais que fais-tu quand c'est un autre qui te dit ça et que pour toi, il n'en est pas de même ? En fait, l'autre te pousse à agir mais toi, tu doutes toujours. Lui fais-tu confiance ? Et si c'est une personne en qui tu n'as pas confiance ou si ses décisions te font croire que vous irez dans le mur ? Et si cette personne est ton supérieur ?

**Vito** : Il est toujours difficile de faire un choix. La confiance est importante que ce soit au travail ou chez soi. La divergence d'opinion est parfois constructive, parfois destructive. Supérieur ou pas, le fait de pouvoir exprimer son avis est primordial. Maintenant, certains n'acceptent pas les remarques de leurs subordonnés. Quand on est le supérieur et que l'on pense aller dans le «mur», on peut encore décider de

changer de direction. Quand on est subordonnés, cela devient plus difficile, l'influence peut être un moyen, une certitude certainement pas. Le dialogue franc est de mise, mais est-ce toujours le cas ?

**Epona** : La franchise, parlons-en ! Qui, de nos jours est franc ??? Personne ne peut plus dire ce qu'il pense sous peine de choquer et d'être exclu. Bien sûr, il faut éviter d'être blessant et peser ces mots mais nous ne pouvons être franc à 100%. Je me pose une question : le doute ne pourrait-il pas servir d'excuse à la certitude ? Exemple : un cadre, sûr de lui, veut instaurer une nouvelle règle ou organisation... Il est certain de son fait mais se retranche derrière le doute pour ne pas transmettre sa volonté personnelle d'imposer son idée. «Bon, je vous propose ça mais si ça marche pas, on arrête» tout en sachant qu'il ne compte pas arrêter. Qu'en penses-tu ? La méthode est-elle honnête ?

**Vito** : Je dirai d'abord que c'est de la manipulation et que ce genre de chose, surtout avec une équipe d'infirmières, ne marche qu'une fois. La manipulation est vite repérée et le cadre risque fort de perdre l'estime et la confiance de son équipe. Je pense effectivement que le doute peut servir d'excuse à la certitude mais pas en tant qu'arme de la manipulation. Expliquer à son équipe que nous avons un doute sur une technique, une organisation que nous trouvons en inadéquation, mais surtout réfléchir ensemble, avec l'équipe et ne pas instaurer sa solution. L'idée semble simple et pourtant elle demande un travail sur soi-même. Qui pense que sa solution n'est peut-être pas la meilleure et que quelqu'un d'autre peut proposer mieux (surtout s'il n'est pas chef ! ) ?

Concernant la franchise, je suis tout à fait d'accord avec toi avec une nuance en plus, parfois c'est notre direction qui nous demande de pas être franc, de détourner ou de cacher les paroles. Un procédé que je trouve parfois compréhensible mais qui n'est ni évident, ni honnête. La franchise est devenue rare.

**Epona** : Merci pour ta franchise en tout cas ! Je ne crois pas que la direction nous demande de ne pas être franche mais simplement d'être prudente. Tout comme l'honnêteté, la franchise ne paie pas. Je l'ai déjà vécu plusieurs fois. Je crois qu'il existe tellement de stratégies (parfois destructrice de la part des autres) dans toutes les strates de la hiérarchie, qu'il nous est recommandé de ne pas tout dire, de laisser des zones d'ombre. Nos idées, divulgations peuvent devenir des armes que les autres utiliserons contre nous. Attention, je ne prône pas le mensonge ou la rétention d'idées à outrance mais je pense que le cadre doit être fin stratège pour se protéger en premier lieu et protéger son unité. Et le doute peut servir de stratégies contre les stratégies «ennemies». Qu'en penses-tu ?

**Vito** : Je comprends ce que tu veux dire et effectivement, le doute peut devenir stratégique mais à ce moment-là, je dirai même qu'il devient nocif. Faire douter pour contrôler... Ce n'est pas franchement la recherche que j'en ferai ou les fins que je destine au doute. Stratège, le cadre doit l'être au risque de perdre son autorité. Je ne dis pas manipulation mais influence. Explique à tes subordonnés pourquoi tu fais cela et même si ta décision leur est difficile « à avaler », ils finiront par comprendre, sème le doute en eux pour arriver à tes fins et ils finiront par ne plus te faire confiance. Le doute ne doit pas servir d'arme destructrice mais d'arme constructive. Apprendre, connaître, connaître par soi-même, OSER. C'est le verbe que je préfère...

**Epona** : Je ne parlais pas du doute dans la stratégie, mais bien de remettre en doute la franchise. Sinon, je suis d'accord avec ton raisonnement. L'autorité est un mot que je n'aime pas. Je ne suis pas à la recherche d'autorité derrière lequel nombre de dirigeants se retranchent pour masquer leurs incompétences. Elle est juste nécessaire quand la personne en face manque de respect pour les patients, son travail ou ses collègues. J'aime aussi le verbe oser mais je crois que tu as oublié le premier de la liste: se connaître et je crois que le doute peut amener à mieux se connaître.

**Vito** : Tout à fait d'accord avec le verbe se connaître. Mais quelque part je pense que pour oser, il faut se connaître et l'essai permet aussi de se découvrir encore un peu plus dans ses qualités, ses défauts, ses erreurs, ses réussites. L'autorité est malheureusement parfois nécessaire face aux dysfonctionnements. Le respect est une de mes valeurs essentielles. Le doute de la franchise. Notre sphère professionnelle ira sans doute un peu mieux si les relations étaient plus franches mais avec un risque de conflits plus réguliers. Plaire ou surtout ne pas déplaire...

**Epona** : Quand tu doutes de quelqu'un, quels sont les sentiments, les idées qui viennent à toi ? Que fais-tu pour dépasser ce doute ?

**Vito** : Je pense que quand tu doutes de quelqu'un, à toi de découvrir pourquoi. Pourquoi tu doute de lui, pourquoi cette «peur» de faire confiance à l'autre capable de saborder la relation que l'on a avec. Les sentiments ? Je ne saurais te dire, je pense que le premier serait un sentiment de peur, mais je me ressaisis rapidement. Le respect de l'autre est quelque chose de très important à mes yeux et je pense que le fait d'être honnête, au risque de choquer, est important. Mais nous y revenons : la franchise et non pas le masque...

**Epona** : Je vois que tu as de nouveau le temps d'écrire. Hé oui, comme toi, j'ai été aussi occupée par le m...otfe. A toi de deviner s'il s'agit du micro ou macro. Je sais que tu as remis ton travail. As-tu des doutes sur ton sujet ou sur ton développement ?

**Vito** : Hé oui, j'ai un peu plus de temps pour écrire. Concernant la remise de mon travail, deux possibilités, soit tu es dans ma classe et tu l'as reçu, soit une personne t'en a parlé ? Mon sujet porte au doute, oui j'en doute, oui je trouve qu'en trois ans, il a évolué, oui je pense qu'il peut encore évoluer et oui certaines de ses parties laissent planer des doutes... La vérité d'aujourd'hui n'est pas celle de demain. Mais toi, est-ce que ton travail laisse entrevoir certains doutes chez toi ?

**Epona** : Cher Vito, comme tu le dis, un travail n'est jamais fini. Oui, j'ai des doutes sur ce que j'ai réalisé. Je dirai qu'il s'agit de l'amorce. Par amorce, j'entends le début et je crois que je ne verrai jamais la fin. Mais par amorce, je peux aussi entrevoir les boulettes que les pêcheurs lancent aux poissons pour les attirer à l'hameçon. Mon travail est peut-être une boulette. Je n'en sais rien mais le sujet me plaît et c'est peut-être le principal; se sentir bien avec. Le but du pêcheur est d'attirer du gros poisson. Le poisson est dans notre cas le lecteur. Je ne cherche pas spécialement le plus gros mais certainement le plus de poissons possibles. Et si le poisson mord, alors j'aurai peut-être réussi. Mais ce travail, je le fais d'abord pour moi, pour voir si j'en suis capable. Et là aussi, j'en doute depuis plus ou moins 83808000 secondes.

**Vito** : Voilà, nous sommes d'accord sur un nouveau point. Le sujet me plaît. Certes, il est déstabilisant mais il me plaît car je m'y réalise... N'est-ce pas là aussi un des points essentiels. D'accord avec toi aussi quand tu dis que le but est de toucher un grand nombre. Mais ne fut-ce déjà que sa propre unité ou son entourage reste déjà un pas de géant et pourtant si minime à la vue du monde. Mais qu'elle est le titre de ton sujet ? Ou un mot le définissant.

**Epona** : Si je te le dis, tu sauras qui je suis. Que faire ? Pourtant de temps à autre, je laisse des indices. Patience, bientôt, tes doutes se dissiperont. Le but du sport est de se sentir bien, de se mettre en forme. Mon sujet aussi... On peut même parfois parler de compétition pour ceux qui en ont.

**Vito** : J'y ai réfléchi depuis tantôt et je dois dire que, malgré les indices, je ne trouve pas... Pour mon macrofée, une autre idée m'est venue à l'esprit : si au moins, je touche les gens en provoquant chez eux une certaine réaction, alors au moins une petite partie du chemin sera effectuée. Il restera alors à pouvoir engendrer un dialogue avec eux ... comme nous l'avons fait et le faisons encore tous les deux...

**Epona** : tout à fait d'accord avec toi. Le travail ne sert pas à grand'chose s'il ne suscite pas de retour des autres. Elaborer un tfe, c'est un peu comme labourer un champ, si rien ne pousse après, alors ce travail ne sert à rien. L'idéal est de se nourrir à notre tour avec ce qui y poussera, qu'il s'agisse de laids chardons ou d'un blé resplendissant. Cela me fait un peu penser à la morale du laboureur et ses enfants. Après le pêcheur, le paysan!

**Vito** : Je pense que le tfe est un exercice pour soi dans un premier temps et pour tous en second temps. Le doute m'est ainsi apparu et la première réaction de mon entourage a été une non-compréhension. Au fil du temps en discutant et en expliquant mon point de vue ainsi que les avantages et les inconvénients inhérents à cette pratique, l'idée leur semble de moins en moins incongrue. Parler, discuter, échanger, mais aussi écouter, comprendre sont des verbes importants pour les élèves que nous sommes toi et moi... Mais aussi pour les futurs cadres que nous serons (tout du moins je l'espère). Depuis que nous discutons sur ce sujet, est-ce que ta vision du doute a évolué ?

**Epona** : Oui mais comme je ne sais pas où tu veux vraiment en venir, je me suis procuré ton travail via une personne de ta classe. Aie, j'en dis trop. Si tu veux, je me permettrai de te poser quelques questions quand je l'aurai lu. Es-tu d'accord ? Ce serait vraiment bien si je pouvais assister à ta présentation du 23. Si pas, il y aura toujours la possibilité d'assister à ton TFE. Indice supplémentaire : le titre de mon m...o tfe comporte un mot dont ses enfants sont des itinérants.

**Vito** : Pas de soucis pour les questions, peut-être même que celles-ci me permettront de découvrir de nouvelles choses auxquelles je n'avais pas pensées. Mais pour moi, je ne vois aucun soucis à ce que tu sois présente le jour de ma présentation. Le débat, le questionnement et l'échange sont justement ce que je recherche. Tes questions me seront d'ailleurs d'une grande utilité pour préparer mon épreuve intégrée et la développer. Mais pour le moment, je ne vois qu'une fille de ma classe comme possibilité car tous les indices que tu laisses ne me sont utiles que si j'ai les titres des travaux remis. Or, je n'ai que ceux de troisième...

**Epona** : Bingo Hercule Poirot.

**Vito** : Merci Agatha, pardon Epona, enfin je ne sais plus... Ou plutôt si je sais... Ironique ou pas ta réponse ? Je me pose la question, ce qui en entraîne d'autres. Pourquoi avoir pris la peine de prendre un autre pseudo ? Non pas seulement parce que le support médiatique le permet, je pense qu'il y a une autre raison. Mais laquelle ?

**Epona** : La raison se trouve en partie dans la discussion de Katia. Une des plus belles oeuvres d'A. Christie est certainement le meurtre de Roger Ackroyd que je te conseille vivement. Dans le genre policier, elle a certainement la plus belle plume. Il est étrange que tu parles de média, Tibère serait-il derrière toi ? Voilà que tu retournes l'instrument contre moi. Essaierais-tu de me faire douter ? Au fait, dans ton macro, au niveau de tes motivations, as-tu l'impression que le doute s'est emparé aussi de tes camarades de classe ? Qu'est-ce qui pourrait faire que certain(e)s doutent moins ou plus que d'autres face à cette épreuve ? Le doute est-il si éloigné que ça de la peur ou est-ce différent ? Miss Marple (je préfère car comme elle, je ne suis que fiction).

**Vito** : Epona, dans un premier temps, je répondrai à ta question. Oui le doute est différent d'une personne à une autre, déjà parce que c'est nous qui lui donnons son intensité. Les épreuves que nous traversons forgent une expérience qui nous permettent de douter avec plus ou moins d'intensité. Je pense que le doute est différent de la peur. Rapprochée mais différente. Je pense que la peur reflète plutôt la confiance en soi ou en l'autre. Tandis que le doute nous renvoie vers un sentiment d'incertitude et de questionnement. Je ne suis peut-être pas dans le vrai, mais c'est comme cela que je le perçois.

Chère Epona, pardon chère Miss Marple, pardon cher ami, la fin de la troisième arrive à grand pas. J'espère que le support te laissera vivre encore quelque temps, j'y ai pris goût... Le premier sentiment à la découverte du masque a été une question : pourquoi ? Pourquoi t'être ainsi transformé, à ce point. La colère, certainement pas, de temps à autre de l'agacement, d'avoir toujours cette réponse qui dérange, non-conforme et pourtant agréable à discuter, à disputer. Nous en avons parlé et je pense que la frustration de ne pas connaître était présente car je n'avais justement pas de prise, de réelle emprise sur le support...

Merci, grâce à toi, j'ai pu entrevoir de nouvelles perspectives sur mon travail, me remettre en question et aussi me montrer que j'étais parfois un peu trop catégorique. La franchise n'est peut-être pas l'apanage de notre monde mais le masque a ceci de sécurisant qu'il l'a permis dans les propos concernant le sujet. Le doute, tu l'as semé en moi, comme un professeur a déjà réussi à le faire... Je m'y suis entraîné et pourtant, j'y suis retourné non en une certaine émotion. Finalement cette expérience m'a été bénéfique, m'obligeant à me découvrir et me re-découvrir, à me retrancher derrière mes limites, à les accepter (ce n'est pas le plus facile pour moi), à argumenter, à critiquer. Finalement, nous avons fait vivre le support, que les autres puissent profiter de cette expérience...

**Epona** : Vito, même si le support est important et contribue certainement à la réussite ou pas de l'impact d'un message. Il n'est pas tout. Sans ton concours et ton sujet, l'échange n'aurait pu avoir lieu. Ce jeu m'a

permis d'obtenir des infos de ta part que je n'aurais pas eu si tu avais su qui j'étais. Donc, être connu n'est pas toujours un avantage. Je suis content si cette discussion t'a aidée mais crois bien que c'est réciproque. C'est le principe du *feedback* (nourrir à nouveau). Malgré tout, ma création s'est déjà éteinte. Je n'ai pas envie de finir chez Gégé et Katia. Elle sera tout de même là le 23 avec ses questions. *Adios Amigos*.

## **ECONOMIE**

**MT** : Voilà bien un mot qui inquiète. Pourtant, avant de vous inquiéter inutilement, regardez donc si ce terme est au pluriel ou au singulier. Nous sommes tous des économistes ; observez donc vos enfants et même les patients que vous soignez. Certains cherchent le bonheur, d'autres la fortune mais tous tendons vers l'optimum, cet équilibre entre besoins et ressources, envies et potentiels. Il est temps de faire entrer ce terme dans le dictionnaire des soignants, nous ne pouvons plus faire l'économie de cette discipline qui est humaine. Eco-nomie et auto-nomie : il n'y a pas de hasard en étymologie.

## **EDUCATION**

**MT** : Le troisième métier impossible après soigner et gouverner. Oserions-nous cumuler cette triple gageure ? La question éducative interpelle bien entendu nos pratiques et bien plus qu'elles. Ces trois activités sont à haute valeur significative ; c'est ainsi et pourquoi elles sont autant de matières à controverses et à débats. Comme le soin et la gouvernance, l'éducation interroge l'Homme dans son caractère social. Alors quel sens, quelle direction allons-nous prendre ? Car sens est apprendre !

**Reg** : *Educare* : nourrir, élever. *Ex-ducere* : faire sortir, conduire hors de. L'éducation, c'est accompagner l'autre à grandir, l'amener plus loin, vers plus d'autonomie. C'est faire exister l'autre comme différent de soi. *Patiens* : celui qui a de la patience, qui est passif.

L'éducation du patient unit deux vocables qui ont un sens différent. D'une part l'éducation, processus dynamique et de l'autre le «patient» qui désigne une personne qui subit, qui est statique. Comment nommer cet individu, cette personne que nous côtoyons, qui n'est plus en santé et que nous accompagnons dans une démarche éducative ? Malade, patient, usager, bénéficiaire, client,... aucun terme ne définit la personne qui vit une maladie. Quel mot peut remplacer patient, malade, soigné,... mais n'a pas un statut de passivité et de soumission. Quand nous utilisons les termes soignant/soigné : participe présent (action), participe passé (passivité). Comment définir la personne qui entre en relation de soin avec un soignant et qui reste auteur, acteur ?

## **EMOTIONS & EPANOUISSEMENT**

**MT** : Certains liront probablement stress et souffrance. L'étymologie du mot «travail» est sur ce point très claire. Nos émotions sont le signe de notre bios, notre vivant ! Elles permettent de récolter des informations et plus encore de les mémoriser. Élément subtil

**Syl17** : Souffrance: quelle vision défaitiste ! Aurions-nous entamé ce parcours funambulesque d'école de cadres pour se limiter à cette seule vision ? Je préfère parler des émotions comme le sous-entend l'étymologie : «*ex-movere*». Mouvements vers l'extérieur, un peu comme ce forum qui confronte nos idées à celles de l'extérieur, à celles de la communauté. Pour ce faire, j'ai entendu parler de différents concepts : intelligence émotionnelle, relationnelle, situationnelle, collective, ... Outils complémentaires ou à substituer au «management plus classique» ? Dans certaines situations, ne dit-on pas qu'il faut faire fi de ses émotions tout comme de celles de l'Autre ? Votre avis ?

Certains parlent non plus de crise mais de spirale (C.Graves) ? Sommes -nous actuellement à une période «mutatoire» de l'espèce «manager» ? En sommes-nous conscients (acteurs) ou est-ce un leurre (objets) ?

**Syl17** : Le jeudi 30 septembre 2010 de 9 h à 12 h, le CREAS (Centre de Ressource Educative pour l'Action Sociale) – directeurs prof. J.-P. Pourtois et prof. H. Desmet – organise un séminaire ayant pour titre : « Harcèlement au travail, pas de deux, valse à mille temps ou valse de Milgram « ». Il sera présenté par Jean-François Horemans, Collaborateur scientifique Unité de Psychologie des Organisations de l'ULB, Conférencier ULB, Université de Toulon et cadre CEFUTS, Professeur à l'IEPSCF Namur et à l'IEPSCF Marche-en-Famenne. Ce séminaire abordera : Entre traumatisation et victimisation secondaires, le harcèlement restructure le *tripalium*, objet d'une souffrance initiale.

Qu'il soit subi, tu, nié, écrasant ou fictionnel, il implique, consciemment ou non, des acteurs qu'il nous faut entendre et reconnaître. Tous les acteurs ? Tout entendre ? Tout reconnaître ? Où commence le harcèlement ? Où finit la compliance ? Quelle est la place des liens, du dit, du non-dit, du contexte, des représentations ? Comment bien transmettre, lorsque tout et rien de nous ne se tait ? Où se situent les limites ? En existe-t-il ? Une possibilité de retour est-elle envisageable ? Quels sont nos outils, nos angles, nos « armes » ? Peut-on croiser utilement – impunément aussi – psychologie et sociologie du travail, management, éthologie, clinique familiale, pédagogie et psychanalyse ? Pouvons-nous être des personnes-ressources ainsi qu'existent des braises de résilience ? Autant de questions que nous nous proposons d'envisager à l'aune d'une observation-phare, celle d'un linguiste évoquant ... l'arc-en-ciel. Nous vous rappelons que ce séminaire, comme toutes les formations que nous organisons, sont entièrement gratuites. Si elles vous intéressent, vous pouvez consulter notre site : <http://creas.umons.ac.be>

**MT** : Est-ce le sujet ou thème de ta prochaine problématique ? Peu importe la réponse à cet endroit du moins MAIS il est essentiel de préciser en quoi et pourquoi ce colloque a sa place dans la thématique que tu te proposes d'animer. Quel(s) lien(s) existe(nt)-il(s) entre harcèlement et émotions ? Quel rapport entretiens-tu si implicitement entre Milgram, victimisation et épanouissement ? Sois plus explicite, merci

**Syl17** : Tout entendre ? Tout reconnaître ? Où commence le harcèlement ? Où finit la compliance ? S'épanouir et prendre en compte les émotions ne doit pour moi ni se faire en écrasant l'autre au risque d'y prendre goût (Milgram), ni prendre un aspect de manipulation (harcèlement) Pour le cadre, la frontière est parfois mince : nous devons prendre en compte, dans certaines

circonstances, le contexte émotionnel dans la gestion de l'équipe mais nous ne sommes pas les «thérapeutes psychanalystes» des membres de notre équipe ! «L'arc-en-ciel» : c'est peut-être ce qui m'a donné envie d'assister à cette conférence et de partager cette info avec ceux qui comme moi frôlent ce sujet dans leur thématique E.I..

**Syl17** : L'émotion est-elle le concept à la mode du new management ? Dans un contexte E.I., ne risquons-nous pas de nous noyer dans le biais ? Allons-nous rester fiable en terme de sujet «cadre» ?

**Syl17** : Le stress est recherché par certains comme stimulants dans leur profession (profession high-tech). Par d'autres, il est considéré comme le responsable de leur mal-être professionnel. Le stress est-il vecteur d'émotions ou au contraire l'émotion est-elle déclencheur de stress? Le stress est-il une émotion ? Selye a déterminé 3 phases mais il n'est pas le seul modèle. Votre avis ?

## **EVALUATION**

**MT** : A la fin de nombreux processus, démarches et autres méthodes, l'évaluation reste pourtant souvent le maillon faible, négligeable et négligé. Nonobstant, c'est par elle que tout commence et tout fini (avant de recommencer). L'évaluation est un phénix, alors ne la cachons pas ! Mettons l'évaluation en avant !

## **FIDELISATION**

**MT** : N'a-t-on pas agité trop longtemps, et fort inutilement d'ailleurs, le spectre de la pénurie ? Nous voilà occupés (professionnellement) à reformuler de manière optimiste un problème en projet. Quelles découvertes à «simplement» inverser une proposition ! La fidélisation, c'est à la fois bien plus et autre chose que «garder son personnel» ou faire de la rétention. C'est apporter du qualitatif au quantitatif : l'enjeu est de taille. Notre métier de manager du soin ne deviendra-t-il pas plus humain ? Certains s'en préoccupent.

**Julien** : Si notre profession infirmière est de prendre soin des patients. Comment, lors de notre évolution vers l'encadrement, avons-nous tant de difficulté à prendre de soin de notre personnel ? Nos collègues sont des personnes avec des besoins, des attentes, des souhaits ; il est révolu le temps des «nonettes» corvéables à souhaits. Le personnel des cadres intermédiaires, des directions de nursing, ont-elles à ce point évolué, qu'elles en ont oublié leur profession première « prendre soin ». Mais prendre soin c'est un contrat tacite entre soignant soigné, alors pourquoi ne pas établir cela dans un contrat ? Nous revenons au donnant-donnant. Que faire ?

**Stéphanie** : Je vais ouvrir le débat avec des questions qui me taraudent... Penses-tu réellement qu'à l'heure actuelle, les cadres ont oubliés de prendre soin de leur personnel ou est-ce les exigences du personnel qui sont devenues beaucoup plus importantes ? Ou placer la limite ? De plus est-ce si simple ? Les acteurs sont nombreux et les exigences singulières... S'il est nécessaire de «prendre soin de» nos agents, nous n'avons pas toujours toutes les cartes en main...

Les conjonctures légales, les politiques de gestion hospitalières influent sur le cadre de proximité. Est-il dès lors dans ses possibilités de répondre à toutes les exigences? L'oubli passé par les instances politiques de nos «besoins» n'a-t-il pas créé un fossé difficile à combler ? Le financement des hôpitaux est-il suffisant pour créer un lieu de «bien-être» ? Car si le contrat psychologique qui nous lie aux agents est tacite, la loi sur le «bien-être» est bien réelle... N'est-elle pas un contrat liant le donnant - donnant ou fait-il prendre exemple sur le domaine commercial avec un salaire de base et des primes sur le rendement. N'est-ce pas extrême comme projection ? N'est-ce pas plutôt le but des évaluations du personnel ? Et bien voilà... J'attends vos commentaires, vos réflexions sur un sujet qui nous concerne tous ...

**Julien** : j'ai lu, divers articles qui avançaient certains arguments forts intéressants sur les hôpitaux magnétiques. A salaire égal avec les hôpitaux voisins, ceux-ci arrivent à garder et à attirer du personnel. Il ne vise pas à surpayer leurs employés, mais à leur fournir un contexte de travail sain et agréable où il fait bon de se développer, de réfléchir, de travailler. D'après les articles, ces hôpitaux ont su rendre une place professionnelle aux infirmiers dans une équipe pluridisciplinaire.

**Epona** : Il est certain que les conditions de travail joue un rôle important pour garder son personnel le plus longtemps possible. Néanmoins et j'en parle en connaissance de cause, je suis restée longtemps dans mon institution car le salaire était plus convenable qu'ailleurs. Pourtant, je n'y étais jamais vraiment heureuse. Je pense par là que le salaire reste un excellent appât mais aussi aimant pour «avoir et garder du personnel». Mais il est certain que si le salaire était le même partout, j'irai là où le soleil brille. Je suis sûre que l'argent reste la condition prioritaire de tout à chacun....à moins de ne manquer de rien.

## **FORMATION**

**MT** : En plein dedans ... Le sujet peut paraître d'emblée pratique pourtant à négliger sa signification, son sens, c'est rater son objectif. Derrière la formation se profile deux autres questions : celle de l'éducation et donc celle du changement. Ainsi se révèle toute la complexité de la formation. La didactique n'est pas la formation. La formation est un outil précieux, à la fois professionnel et culturel. De ce constat, une conclusion : un outil aussi précieux ne se manipule pas à la légère !

**Tibère** : je voudrai m'attarder sur la formation des futur(e)s infirmiers(ières). Accueillant de nombreux élèves en stage dans nos unités, mon constat (tout à fait personnel) est négatif. Je trouve que le niveau des études baisse. Est-ce du à l'enseignement lui-même, aux jeunes eux-mêmes ou est-ce nous qui n'évoluons pas avec notre profession ? Les professeurs et maîtres de stage deviennent de moins en moins exigeants. L'erreur doit déjà être importante pour justifier une mauvaise note. Je ne parle pas d'une erreur technique qui, quand elle n'est pas répétitive, peut arriver à chacun de nous (personne n'est à l'abri). Je parlerai plutôt d'«erreurs» du comportement... Je considère en effet le comportement, l'éducation, la politesse, le respect....comme les bases de notre profession. Ce sont des aspects qui doivent exister au départ des études ou à défaut en fin de première année. Est-ce toujours le cas ? Les techniques sont importantes dans notre profession mais pas autant que les attitudes du soignant lui-même. Ne serait-il pas opportun

d'instaurer un cours d'éducation «comportementale» dans le cursus scolaire ? Une fois les études achevées, lequel est «améliorable» facilement: le dévoué qui fait des fautes techniques ou l'impoli qui maîtrise ses techniques ? A vous de choisir.

## **INSTITUTIONNALISATION**

**MT** : Voilà un mot qui fait mal et donc peur ! Notre société n'est faite que d'institutions : maternité, crèche, école, mouvement de jeunesse, collège, club sportif, université, église, parti, métier, entreprise ... Parfois dotées d'une majuscule qui fait Etat de leur influence, les institutions sont un objet d'étude de la sociologie. J'oubliai, et non des moindres, l'hôpital est une institution !

**Tibère** : Tous et toutes sommes institutionnalisés ! Celui qui refuse de l'être le sera de toute façon, à moins de devenir SDF... Il s'agit donc d'une évidence ! Le tout est de s'approprier une part de liberté dans chaque institution, quelle qu'elle soit. Il existe cependant une institution qui régit toutes les autres et qui nous privent de liberté.... l' \$\$\$\$ ! Sans \$, il est difficile d'être institutionnalisé. Dans nos institutions de soins, un indigent vit-il dans le même confort de soins qu'un usurier ? Le doute est permis. L'\$ est influent sur une institutionnalisation réussie.

Néanmoins, sauf si pour certains, la vie de Diogène est un modèle, l'institutionnalisation permet de sauver de la misère de nombreuses personnes car certaines institutions (de soins) sont remplies de fourmis besogneuses et humaines, où les gardiennes jouent leur rôle protecteur sans se soucier des revenus de leurs vieilles ouvrières. A ce sujet, le cadre ne doit-il pas être gardien des valeurs ?

**Cloclo** : Bonjour à tous et à toutes, Tout d'abord, je me présente, je m'appelle Claudine et je suis en troisième année de cadre en soins de santé .Pour la réalisation de mon épreuve intégrée j'ai choisi de parler l'institutionnalisation des personnes âgées en maison de repos et soins .Si quelqu'un connaît le sujet ou à parcouru des écrits concernant la thématique je suis intéressée. D'avance je vous remercie et à bientôt j'espère.

**Katia** : Je ne sais si cela pourra t'aider mais concernant l'institutionnalisation de la PA, je me poserai la question à savoir quelle est la place de la personne âgée aujourd'hui dans nos sociétés. Il y a aspect démographique, avec l'évolution des technologies un allongement de la vie, mais aussi une société de plus en plus individualiste. De plus la personne âgée nous renvoie à notre propre mort, ne vaut il pas mieux l'enfermer afin de ne pas la voir (la mort je parle). La vieillesse, et notre société du paraître, un corps qui vieillit, un visage qui se fane, un corps qui se dégrade, cela nous renvoie quelle image ? Je ne partage pas cette vision, un visage marqué par les expériences de la vie ça nous parle tellement, ça nous touche ,nous émeut, nous donne envie de partager avec ces personnes leurs expériences, envie d'apprendre.... en espérant que cela pourra t'aider.

**Cloclo** : Merci pour tes idées elles confortent la voie sur laquelle je m'engage. Si tu connais de auteur cela m'intéresse.

**Katia** : je n'ai pas d'idées d'ouvrages à ce sujet, mais je partirai sur la représentation de la vieillesse, la représentation de la mort dans nos sociétés. L'évolution de au sein de la société... l'enfermement car identités dérangeantes, on ne veut pas VOIR... je ne sais si l'approche avec l'évolution de la notion de famille pourrait t'aider également. Avant on prenait soin de nos grands parents au sein de la famille, aujourd'hui on les envoie au home, avant on prenait soin de nos parents décédés aujourd'hui on les envoie à l'hôpital pour mourir, ... je vois la même chose malgré tout au sein de nos institutions, la mort fait peur, le nombre de fois où certains de mes collègues voulaient envoyer une personne en fin de vie à l'hôpital alors que ses jours étaient comptés, non que ces personnes représentaient une charge de travail, mais de la peur d'être confrontée à la mort... si le métier d'infirmière en maison de repos est fini, n'est ce pas aussi lié au fait que vous côtoyez la mort de près, que vous vivez à ses côtés.; et de plus à la dégradation du corps humain où la médecine n'y peut plus rien, *pffff* quelle impuissance... Nous ne pouvons plus exercer notre rôle de sauveur. Nous sommes confrontés à notre impuissance, or n'avons nous pas choisi cette profession pour guérir, sauver les gens... je te livre ici, mes idées !

**Epona** : Je crois que le succès de l'institutionnalisation des personnes âgées n'est dû qu'à l'évolution de notre société et entre autre, à l'émancipation de la femme qui l'a sorti de son foyer ancestral. La démence doit être aussi un lourd facteur d'institutionnalisation. Enfin, je dirai que la dégradation des valeurs familiales en est un autre. Mais heureusement que ces maisons existent, je pense aux personnes isolées et la dernière vraie canicule nous a montré toute l'étendue de la problématique des personnes âgées. L'institutionnalisation resocialise les individus désocialisés par la société elle-même.

**Cloclo** : Je vous remercie toutes les deux pour vos commentaires et suggestions. J'en prends bonne note.

## **MARKETING**

**MT** : Quel est ce gros mot dans la bouche d'un soignant ? Faire son marché, c'est remplir son panier comme faire la cueillette. Faire la cueillette des données est un *québecquisme* qui correspond à la collecte des données. Vieux souvenir de notre formation base, elle reste un geste ancestral pour ne pas dire anthropologique. Première étape d'une démarche, elle amorce le processus de satisfaction. Cette satisfaction est toujours double : le prestataire et son bénéficiaire. Alors quel(s) bénéfice(s) pouvons-nous tirer de ce geste ?

**Tibère** : ne sommes-nous pas dans une économie de marché ? Je ne parle pas de Georges, encore que... Chaque «politique» a son économie. Du capitalisme et on peut voir ses défauts à l'heure actuelle. Du communisme ou pseudo-communisme chinois mais qui bientôt dirigera le monde. De la dictature qui enferme son peuple et le coupe du monde. Le cadre doit se situer. Des questions que je me pose souvent : doit-on vraiment tout savoir sur ses clients et sur son personnel ? Connaissons-nous vraiment notre propre collecte des données ? Doit-on cibler sa clientèle et son personnel au risque de subir une pénurie ?

## **MEDIA ET COMMUNICATION**

**MT** : J'ai hésité à mettre au pluriel les deux éléments de cette thématique. Qui de la poule vient de l'oeuf ? Qui du moyen va à la fin ? La communication est souvent utilisée comme alibi, prétexte. Elle s'avère pourtant protéiforme car proprement vivante, humaine et subjective. Nous pouvons prétendre gérer l'information ou les moyens de communication (médias) mais nul ne parviendra à contrôler la communication. Notre liberté est à ce prix ! Cette liberté nous offre la possibilité de questionner et d'interpréter nos pratiques. Sont-elles humaines ? Telle est la question de la communication !

**Tibère** : Avant de débattre sur la communication proprement dite, il est primordial pour moi de signaler le danger des médias quels qu'ils soient. Contrôler les médias, c'est avoir le pouvoir. Bon nombre de dictateurs l'ont fait et beaucoup de nations le font encore. En fait, qui ne le fait pas ? J'ai beaucoup «apprécié» le jeu du patron de BP suite à la marée noire aux USA. Dans les jours qui ont suivi le début de l'incident, si vous tapiez «marée noire» sur le net, le premier site (en haut de la première page) était en fait un site créé par BP qui minimisait l'incident. Bien sûr, il était difficile de savoir que ce site était sous l'égide du groupe pétrolier. Mon credo serait, et il l'est de plus en plus : Méfiez-vous des médias, ils vous manipulent. Dans mon apprentissage de la fonction de cadre, j'accorde une grande importance à la communication : elle doit être ouverte, à double sens, honnête, libre mais toujours respectueuse. Je ne veux pas contrôler la communication, je voudrai pouvoir la maîtriser personnellement afin d'«échanger» efficacement dans les relations que j'ai avec chacun. Je serai tellement impatient d'avoir l'avis d'un ou plusieurs journalistes ou autres acteurs des médias...

## **MOTIVATIONS**

**MT** : La loco est motive aussi ; sinon elle reste au garage. Mais qu'est-ce qui la motive ? Le charbon, le pétrole, l'énergie nucléaire ? Il s'agit d'être plurielle car pour que le train avance par sa locomotive, il a fallu cumuler et surtout capitaliser nombre de motivations ; de l'ingénieur au mécanicien. Les motivations permettent de mettre nos compétences au service de ...

**Katia** : au service de nous même et de l'entreprise.

## **REPRESENTATIONS SOCIALES**

**MT** : Objet de la sociologie, les représentations sociales ne sont guère faciles d'accès. Elles présentent et représentent pourtant un élément majeur de notre identité par sa dimension culturelle, donc dynamique ou complexe si vous préférez. Une épreuve intégrée possède non seulement ses propres représentations sociales mais elle agit comme produit culturel sur notre culture de métier. Quels chantiers !

**Katia** : et parfois il faut accepter de se laisser bousculer, ou de bousculer nos représentations, en allant se frotter à ce que nous pensons être la réalité, ou une croyance.